

La vieillesse ou le temps mis en perspective

C-D WAJS, étho-ethnologue

Résumé

La vieillesse est multiple. Au cours de son histoire et d'une culture à l'autre, l'homme en a élaboré diverses définitions ; elles ont varié avec ses croyances, comme au gré des inflexions de la pensée philosophique et au fil de ses découvertes savantes. La description de la vieillesse humaine s'assortit donc d'un large éventail de qualificatifs, parfois contradictoires. Nous nous demanderons de quoi rend compte cette diversité.

Nous chercherons à cerner la vieillesse en tant que processus physiologique et psychologique, ainsi que fait social : nous verrons d'abord comment le phénomène du vieillissement, s'appliquant à l'inanimé comme à toutes les formes du vivant, varie avec eux. Puis, nous montrerons que sous le terme de vieillesse, rarement anodin, se cachent de multiples représentations sociales quasi moralisantes sur l'homme. Ainsi, nous montrerons que la vieillesse est traitée comme le *signifiant* d'autre chose qu'elle-même. Les descriptions de l'homme vieillissant sont révélatrices des conceptions existentielles et du modèle d'ordre social dominant propres à chaque culture.

Comme nous le savons, le paramètre *temps* est relatif et polysémique. Il est cependant omniprésent dans la vie quotidienne, tout comme dans les approches scientifiques, où il imprime sa marque à nos raisonnements et s'impose comme étalon de mesure. La vieillesse nous servira ici de guide pour appréhender le temps comme un fait social. Nous verrons à travers ce périple combien les définitions de la vieillesse sont étroitement corrélées aux représentations socioculturelles du temps.

Mots-clefs : Vieillesse, temps, perception du temps, rythmes.

Sommaire

Introduction	3
1. La vieillesse, à la fois familière et fuyante dans sa diversité	5
2. La vieillesse cristallise nos interrogations devant l'action du temps	9
3. Quelques trajectoires temporelles exemplaires	15
4. La vieillesse dans la chair	22
5. L'âge social de la vieillesse	31
6. La vieillesse définie grâce à ses compétences	37
7. La vieillesse face à sa perception du monde	42
Épilogue	49
Bibliographie	51

[Nota : Un résumé de cet article est paru dans la revue *Ecologie & éthologie humaines*, Hors-Série N°3, Actes du Colloque de Clichy, Université Paris V René Descartes, l'Harmattan, 1994.]

Introduction

Pour traiter le thème du temps, sujet du colloque de cette année¹, je vous propose une incursion dans le monde de la vieillesse, sur lequel je poursuis actuellement des recherches éthologiques. La confrontation des concepts de temps et de vieillesse n'a rien d'arbitraire et offre des perspectives pleines d'intérêt.

Continent aux multiples entrées, la vieillesse est plurielle, au point d'offrir des images contradictoires. Réalité protéiforme, elle semble d'abord se déformer sous nos questionnements. Puis, plusieurs constats émergent :

- En cherchant à qualifier la vieillesse, on pointe aussitôt sa relativité. Le plus souvent la vieillesse est couplée à ce qu'elle n'est pas, à ce qu'elle n'est plus. Elle est implicitement comparée à son pôle opposé, la jeunesse. Le terme de vieillesse sous-entend un jugement : en renvoyant à l'état préalable du sujet ou de l'objet, il qualifie un état relatif à un « moins-étant » ou à un « moins-faisant ».

- Mais où commence-t-elle ? Comment la situer ? Quelle est sa frontière ? Son estimation n'est-elle pas relative au sujet qui s'en plaint, à l'âge et au regard de ceux qui en parlent ?

- Ensuite, on constate une confusion entre les termes vieillesse et vieillissement. On se réfère rarement à la première sans faire intervenir son principe moteur, ce qui la fait advenir : le vieillissement. Mais vieillesse et vieillissement sont-ils superposables ? La vieillesse décrit un mode d'être : en biologie, c'est un état, celui de tout corps ayant accumulé en lui l'usage et le poids de la vie. Alors que le vieillissement, lui, désigne un processus : il évoque l'ensemble continu des mécanismes qui édifient, font mûrir, puis altèrent le fonctionnement métabolique de l'organisme. Phénomène de transformation naturel, fondamental, inscrit dans le programme de la vie dès son premier niveau de complexité ; ce processus évolutif est à l'œuvre depuis la naissance de la cellule et s'achève au moment où, atteignant le point de rupture de sa viabilité, la cellule interrompt ses fonctions. Amorcé dès la conception, le

¹ LE TEMPS DANS LES SOCIÉTÉS ANIMALES ET HUMAINES - COLLOQUE DE CLICHY, Université René Descartes, UFR de Sciences Sociales

vieillesse est en quelque sorte superposable au processus vital. Ce phénomène n'affecte pas que la matière organique, il est à l'œuvre à sa façon dans le règne minéral.

- Le vieillissement suggère donc que l'évolution de la matière (développement, transformation, dégradation) ne peut se percevoir hors du temps. Empiriquement, le temps est perçu comme l'intervalle mesurable écoulé entre deux états ou deux configurations de la matière. En d'autres termes, temps et évolution de la matière sont indissociables pour l'esprit.

- Ceci nous amène à un dernier constat, la vieillesse ne peut se décrire sans faire référence au phénomène dont elle est l'aboutissement et qu'elle résume : le processus de vieillissement. La vieillesse est comme la cristallisation de toute la puissance évolutive propre au vieillissement. Intrinsèquement perçue comme un produit du temps, elle est indescriptible, voire impensable, sans faire intervenir le concept de temps. Entre vieillesse et vieillissement, le temps insuffle sa dynamique... En tout cas, la plupart des figurations explicatives de la vieillesse sont construites à l'aide d'une logique temporelle. Décrire la vieillesse amène donc à naviguer sans cesse dans les méandres du temps.

En compilant nombre d'articles consacrés aux travaux sur le vieillissement menés en sciences humaines et sociales que j'ai constaté la place prééminente tenue par le concept du temps dans la réflexion. Dans le cadre de notre colloque interdisciplinaire, je m'attarderai sur quelques exemples issus de disciplines scientifiques qui ont abordé la question de la vieillesse pour mettre à jour ses lois, chacune avec sa méthode d'approche originale. Mais quelques exemples seront issus de témoignages vécus, empruntés à l'univers prosaïque du quotidien, au regard des artistes appartenant à des cultures et à des époques variées et se référant à des conceptions différentes du monde. Le temps me servira de fil d'Ariane pour guider nos pas sur l'île de la vieillesse – joliment nommée par un auteur *le continent gris*. Une île où chacun de nous devra aborder à son tour, qu'il le redoute ou non ; terre familière –les explorateurs précédents en ont beaucoup parlé-, mais terre vierge à ses yeux pourtant ; une terre dont il découvrira peu à peu la réalité. Celle-ci, souvent, le déconcertera.

1. La vieillesse, à la fois familière et fuyante dans sa diversité

Quelques évocations pour commencer. Que désigne-ton par « vieux » ou à quoi applique t-on le mot « vieillesse » ? On ne devrait pas dire la vieillesse, mais des vieilleses. Car ce mot fourre-tout est un raccourci générique appliqué à des phénomènes multiples des mondes animé et inanimé. Confronté à leur foisonnement déroutant, l'esprit cherche à saisir des constantes, à organiser le chaos apparent pour lui trouver un sens. Comment réduire le mystère de la matière protéiforme, sinon en posant une grille de lecture commune sur ses éléments disparates ? L'esprit traque les ressemblances, recherche les homologues : par exemple, le poète soulignera la parenté entre la peau du reptile, animal réputé hors d'âge, et l'écorce vieillie d'un tronc d'arbre nouveau...

Ainsi, nous ne devons pas nous étonner que notre langue conjugue le verbe vieillir en genre et en nombre avec des sujets *de toutes natures*. Commençons par l'univers lui-même. Une théorie astrophysique moderne nous dit qu'il *vieillit* en se dilatant, à partir du point d'extrême densité initiale d'où l'univers aurait jailli et le temps serait apparu. Ce que les physiciens nomment *singularité initiale* marque également de manière figurée *l'instant zéro* de l'univers. Cette théorie (provisoire, comme toutes les théories) satisfait aux attentes de l'homme qui aime se figurer les origines du monde afin de situer sa propre place. Avec elle, nous disposons d'un jalon pour fixer l'âge du cosmos à quelques milliards d'années et non plus à quelques milliers, comme le voulaient nombre de mythes originels et les datations transmises par la tradition monothéiste. Dans ce modèle, le temps et l'espace s'articulent indissociablement : la vieillesse de l'univers épouserait la forme de son expansion. Ces révélations sont bouleversantes. Si l'homme avait pris l'habitude de penser que l'univers était ancien, et donc âgé, relativement à lui, le vertige le saisit à reconsidérer le vieillissement du ciel à l'aune de son immensité. Le signal émis par le rayonnement fossile est presque aussi ancien que l'espace est dilaté ; il témoigne d'un état précédent de la matière. La matière a une *histoire*, donc une évolution, liée au refroidissement progressif de l'univers qui, selon la théorie dite du Big bang, serait passé d'une soupe uniforme de particules élémentaires (telles que les quarks) à la nucléosynthèse primordiale des premiers noyaux, puis la nucléosynthèse stellaire formée

de noyaux plus lourds. La matière inerte de l'univers que nous observons aujourd'hui prend des formes diverses (états gazeux, liquide, solide, plasmatisque), est issue d'une réorganisation d'atomes ou d'assemblage d'atomes (molécules) plus ou moins complexe. La chimie des atomes se serait organisée en une pyramide progressive de complexité combinatoire, édifiée au cours du temps. Les noyaux de matière connus aujourd'hui, eux-mêmes, ont des durées de vie disparates : elles vont du milliardième de seconde jusqu'aux milliards d'années.

Les étoiles ont une vie, elles naissent, *vieillissent* au fur et à mesure qu'elles brûlent le combustible de leur noyau, puis meurent. Tous les ans de nouvelles étoiles *naissent* dans la Voie lactée ; notre Soleil est apparu lorsque la galaxie était déjà *vieille* de dix milliards d'années. Il a fallu que de nombreuses générations d'étoiles anciennes meurent au fil de milliards d'années en implosant, et rejettent dans l'espace interstellaire leurs noyaux lourds. Les noyaux de fer, d'oxygène et de silicium qui forment les maillons des futures structures rigides de la nature n'existaient pas lors de la formation de notre galaxie, par exemple.

La congruence entre le temps très long pris par la formation de l'univers et la permanence de la matière qui le compose est difficile à concevoir. Lorsque nous observons les étoiles de notre galaxie, nous sommes tentés de nous poser la question suivante : appartenons-nous au même Temps qu'elles ? Nous savons en effet que le scintillement apparent d'étoiles qui ont cessé d'émettre depuis longtemps a pris des milliards d'années à nous parvenir ; pourtant paradoxalement, leurs constituants *vivent* encore. En tout cas, les matériaux agrégés ayant formé notre jeune Terre sont fils de la densité primordiale de l'univers, qui s'est diffusée dans le tissu de l'espace-temps. Donc oui, à l'échelle de notre matière chimique, les constituants primordiaux ayant formé les briques du vivant qui nous constituent proviennent de la formation de l'univers ; une pensée qui ne peut que nous bouleverser. Qu'en est-il de notre biosphère ? Les travaux de Vladimir Vernadsky² ont montré de même son intrication biogéochimique, formée progressivement à partir des matériaux issus du remaniement des atomes de la matière inanimée et de l'ensemble du vivant qui s'y est développé, tels les arbres acteurs déterminants du cycle de l'eau.

² Il écrit : « la biosphère est l'enveloppe de la croûte terrestre, qui se compose de trois, voire quatre géosphères : la croûte d'altération (solide), la géosphère liquide (Océan Mondial), la troposphère et, probablement, la stratosphère (gazeuse) ».

Le terme *vieillesse* qualifie un certain état du cycle physico-chimique de la matière qui se dégrade de diverses façons selon la nature de ses composants et des composants de l'environnement (tels que l'eau ou l'oxygène de l'air). Le vieillissement (corrosion, oxydation) des matériaux correspond à une évolution lente et irréversible d'une ou de plusieurs de leurs propriétés fonctionnelles, avec dégradation et diffusion de certaines de leurs molécules. Les roches n'échappent pas au processus. Les géologues nous ont expliqué pourquoi le *jeune* et *l'ancien* se côtoient sous nos yeux, grâce aux phénomènes successifs de poussées tectoniques et d'érosion. L'érosion s'attaque aux massifs rocheux (qui sont qualifiés aussi de *jeunes* ou *vieux*), ceux-ci laissent affleurer des strates de roches de plus en plus anciennes qui s'effritent progressivement, crée des vallées millénaires...Ce travail d'usure naturelle est lui-même relayé par l'homme depuis qu'il arpente ses territoires de vie. Il utilise leurs roches pour édifier ses abris, comme pour édifier les témoignages de sa créativité religieuse ou artistique. Extraites, taillées, déplacées, réordonnées, ces pierres poursuivent lentement leur dégradation dans de nouveaux environnements. C'est sans doute pourquoi nombre d'entre nous attachent le plus grand prix aux monuments architecturaux qui ont traversé les siècles, témoins des cultures passées : ces *vieilles pierres* ne sont-elles pas en effet doublement chargées d'histoire ?

Des myriades d'espèces végétales et animales colonisent le sol et l'air et y subissent elles aussi la loi évolutive. Elles entrelacent leurs longévités spécifiques dans un déroutant désordre. Dans le règne végétal, des forêts abritent des arbres centenaires, voire millénaires, tandis que sous leur couvert vivent d'innombrables espèces au renouvellement annuel. Sous les branches chenuës, des espèces à floraison brève épuisent même en quelques jours ou heures leur potentiel végétatif... De multiples espèces animales à durée de vie tout aussi inégale cohabitent à leur tour avec la nôtre. Face à un tel foisonnement de vie et à ces longévités végétales et animales si disparates, l'homme a cherché à mettre de l'ordre : il a répertorié, classé, daté. Mais déterminer l'âge de certains spécimens demande un œil exercé, quand leur morphologie change peu entre l'état juvénile et l'âge adulte. Pourquoi certaines espèces présentent une phase apparente de *vieillesse* et d'autres non ? Comment expliquer la longévité propre à chaque espèce parmi les êtres vivants, accordant à chacun un destin si

différent ? Dans le sillage de la tradition biblique, l'homme a bénéficié longtemps de la réputation d'avoir la longévité la plus longue, parce qu'il était créé à l'image de Dieu. Seules quelques espèces animales connues des seuls spécialistes, voire chimériques, avaient sur lui l'avantage d'être quasi-immortelles. Le regard porté sur la vieillesse n'a jamais été innocent !

Le monde manufacturé par l'homme se voit nanti à son tour d'un destin identique. Les processus de vieillissement des objets n'ont pas échappé à son regard scrutateur. Il fut longtemps extrêmement sensible à leur usure, sans doute à l'aune du temps qu'il consacrait à les fabriquer ! Les artefacts se patinent, s'oxydent, se fendent, se craquellent, fondent, se disloquent, se corrodent, pourrissent, s'émiettent, tombent en poussière... Ils *vieillissent* donc. Une manière de participer à la loi générale de l'entropie...Il est d'autres vieillesse encore, les expressions de la vie quotidienne en fourmillent. La sagesse populaire honore à sa façon le principe du renouvellement de la matière : les années passant, les idées s'usent, les convictions qui ont fait leur temps passent aux oubliettes. On parle de *vieilles lunes* pour qualifier les croyances surannées des époques révolues. Aimés pendant un temps, idée ou objet devenus caduques et inadaptés sont frappés de péremption, car l'esprit peut rejeter avec dédain la marque de ce qui a trop duré. Les poètes et les romanciers savent que "*les sentiments aussi vieillissent et s'étiolent*" (André Gide). Sauf s'ils trouvent un regain de faveur auprès des générations suivantes qui les recyclent pour les remettre au goût du jour.

- **Lorsque l'homme observe la nature qui l'environne, il voit que rien n'échappe à la loi du vieillissement, même si ce dernier prend mille formes variables.**

2. Attirante ou repoussante, la vieillesse cristallise nos questionnements sur l'action opérée par le temps sur la matière

L'interrogation planant sur le processus physiologique du vieillissement semble faire partie des questions récurrentes chez l'homme. Au cours de son développement phylogénique, il a dû constater dans le monde environnant que la matière évoluait en vieillissant en suivant deux processus principaux. L'assèchement, d'une part : une fois amorcée la corrosion ou le délitement de ses constituants, il conduit à la réduction en poussière dans sa forme ultime. Le pourrissement, d'autre part : à travers un passage par l'état liquide, il conduit à la dissolution. Cette double voie de transformation de la matière a peut-être interpellé l'imaginaire humain primitif, alors que s'édifiait chez lui la conscience de la mort ; si c'est le cas, elle a probablement influencé son imaginaire sur sa propre finitude et son devenir ultérieur.

En tout cas, les états liés à l'altération organique semblent associés à un registre émotionnel inné. Les psychologues ont constaté que le vieillissement suscitait l'intérêt du jeune enfant (en phase préverbale), puisqu'il manifeste de l'étonnement, puis plus tard pose des questions sur la raison de la transformation de la matière et des êtres qui l'entourent. Dans les deux cas, la perception de la dégradation physique s'exprime d'abord à travers des mimiques d'affect. Tout jeune, l'enfant manifeste son attirance pour le doux, le tiède, l'humide, ce qui peut renvoyer à l'imprégnation sensorielle de la vie *intra* utérine. Le ridé, le froid, le desséché suscitent souvent chez lui des mouvements de retrait. Avec l'acquisition du langage, les couples de qualificatifs jeune-vieux, tiède-froid, humide-sec, ou encore lisse-rugueux semblent associés assez tôt avec les qualificatifs d'attirant ou repoussant (beau-laid). Ces catégories opératoires ont un double intérêt. D'abord, elles évoquent la faculté précoce de l'enfant de percevoir la complexité des formes matérielles. Elles attestent que le jeune enfant distingue les traits physiques entre eux, sait les associer et qu'il est sensible à leur transformation. On peut considérer, tout en restant prudent, que ces catégories opératoires signalent des universaux représentatifs. Les réactions et mimiques d'affect spontanées de l'adulte devant les mêmes phénomènes relèvent d'un registre comportemental voisin.. Placé

face à de la chair vieillie et altérée, la majorité des sujets manifestent de l'évitement ou du dégoût. Ces affects font partie du répertoire comportemental humain qui exprime des émotions primaires dont la codification est largement innée. On trouvera la trace de ce répertoire comportemental dans certaines langues, où *vieux* et *laid* s'expriment de la même façon.

- **Les étapes de dégradation de la matière sous l'effet du temps suscitent des réactions associées à un registre émotionnel primaire.**

La peur ancestrale que le mécanisme de la transformation de la matière a engendrée en l'homme transparaît dans de nombreux mythes anciens, de l'Orient à l'Occident. L'histoire des sciences révèle avec quelle ténacité il a soumis la matière « à la question » afin de percer les secrets de son évolution, puis de les dompter. D'où provient cette obsession de contrôle ? La réponse transparaît dans nombre de contes populaires, où la nature est présentée sous une forme inquiétante, voire malfaisante : les forêts, les déserts, les eaux et les étendues sauvages y menacent le héros et son clan de perdition ou d'engloutissement. La peur ancestrale face aux lois de la nature peut s'expliquer par un glissement symbolique : l'homme investit l'environnement d'un pouvoir de destruction, alors que les lois physiques s'exercent autant sur ce dernier que sur lui-même ! Toutes puissantes, personnifiées, ses forces deviennent des entités potentiellement menaçantes. D'où son incessant chantier : contrôler, asservir, reconvertir l'environnement, domestiquer le vivant et façonner l'animal à son service. Opérant une mainmise progressive sur l'environnement minéral, végétal et animal, l'homme a lutté pour devenir maître de son destin et du leur. Prométhéenne tentative de maîtriser la nature, de dompter l'érosion du vieillissement et de repousser la mort. Les apprêts funéraires ne restituent-ils pas aux morts l'apparence et les occupations des vivants ? Enfin, face à la loi d'impermanence de la matière, mettant à mal son désir narcissique d'éternité, l'homme a cherché à affermir sa foi dans la permanence de l'esprit.

Face à la matière vieillissante, attirance et répulsion se côtoient, on l'a dit. Le mystère du vieillissement fascine l'homme autant qu'il l'effraie. Cherchant à comprendre les processus naturels de sa dégradation, l'homme a appris comment les retourner à son profit pour bonifier ses propres productions, les faire *bien maturer et vieillir*, et les conserver. Les plus anciennes techniques de conservation des aliments en sont inspirées : l'affinement visant à contrôler le vieillissement d'un produit est devenu un art. Aujourd'hui, l'expérimentation scientifique de pointe teste les propriétés extrêmes de renouvellement du métabolisme et s'efforce de reculer les limites cellulaires de longévité, voire de maîtriser la mort par clonage ou transplantation infinie d'organes. Doit-on y voir une volonté désespérée de s'extraire du temps et de se placer en-dehors des lois communes à la nature ?

- **La vieillesse est vécue comme le lieu d'un défi majeur lancé au temps et à son action dissolvante sur la matière.**

Le regard que l'homme pose sur la vieillesse n'est jamais neutre. Passée par le filtre des représentations culturelles, elle se contextualise et *prend du sens*. Quelques faits suivent, qui illustreront brièvement la polarisation opérée par la culture et les disparités de points de vue qui en sont l'écho.

A la périphérie des lieux d'habitation, les hommes ont pris l'habitude de faire échouer leurs *vieilleries*, ces déchets qui s'entassent parfois jusqu'à former de gigantesques décharges (sauvages ou non). Il s'agit d'objets endommagés ou dont ils n'ont plus l'usage. Sous certaines latitudes, des communautés humaines tolèrent fort bien de délaissier véhicules rouillés ou machines cassées à deux pas des habitations. Brisés, disloqués, les matériaux qui les composent achèvent leur progressive dégradation dans l'indifférence quasi-générale. De même, si l'espace ne manque pas, on se contente de quitter les habitats dégradés pour construire des logements neufs un peu plus loin. Dans ce modèle d'occupation de l'espace, les strates évolutives cohabitent au grand jour. Ailleurs, en revanche, le regard se focalise sur l'apparence des choses. Les sociétés de surconsommation privilégient avant tout la modernité : on met sans état d'âme au rebut les objets aux qualités techniques obsolètes ou aux formes vétustes même en état de

marche. Le recyclage a un coût et passe pour une option *tendance* réservée aux nostalgiques du passé. *A contrario*, sous d'autres latitudes, villages et édifices du patrimoine se doivent de paraître toujours neufs : la tradition exige qu'ils soient constamment repeints à neuf, que les objets et les monuments soient restaurés dans leur fraîcheur et leur beauté d'origine. Pourquoi donc le statut prêté à tous ces vieux objets est-il si différent ?

Certaines sociétés ont conçu des lieux dédiés aux antiquités, des musées, qui regorgent de merveilles exhumées, collectées et patiemment reconstituées. Les amateurs de curiosités naturelles existent sans doute depuis longtemps. Ces musées d'Art et d'Histoire ont succédé aux collections privées des lettrés orientaux ou à celles des riches amateurs de *cabinets d'antiquités* qui ont fleuri au Quattrocento. Suivant les préceptes du siècle des Lumières, ils ont eu plus tard pour mission de faciliter l'accès de l'enseignement des Anciens au plus grand nombre. Mais ne constituent-ils pas aussi les jalons de la démarche accomplie par l'humanité et, à ce titre, doivent la donner à voir sous son meilleur aspect ? A leur façon, par leur ancienneté les objets du patrimoine rendent tangible la trajectoire de notre civilisation. L'objet ancien permet à chacun de voir et sentir sous ses doigts la patine du temps. Il traduit le prix que nous accordons à la saveur du temps. Objet de respect, l'ancien digne d'entrer au patrimoine acquiert un statut juridique à part. Les débats font rage parmi les historiens, les conservateurs aussi bien que les antiquaires : qu'il s'agisse des collections de curiosités, d'objets d'art ou de témoignages historiques, la preuve de l'ancienneté d'un objet en lui conférant une *rareté* lui assure une valeur d'*authenticité*. Au passage, se posent d'autres questions : comment interroger l'objet ancien ? Jusqu'où restaurer ou conserver les marques de l'âge ? Y a-t-il continuité de sens³ et cohérence de forme à travers le temps ? Grâce à telle relique, est-il possible d'accéder à la *réalité* d'événements passés ou d'êtres disparus ? Bref, le statut de l'ancien ne cesse d'évoluer et, avec lui, les subtiles définitions déontologiques concernant son exhumation, sa reconstitution, sa préservation, sa restauration !

Les cultures impriment donc incontestablement leur marque sur la manière de traiter la matière ancienne/vieille : ici on la rejette, là on la recycle inlassablement pour lui redonner son lustre d'origine ; ailleurs on magnifie son *historicité* à travers sa dégradation. Mais une

³ Pensons ici à l'exemple du paradoxe de la restauration du bateau d'Ulysse proposé par les Sophistes ! Plus aucun des composants du bateau n'est d'origine. Est-ce encore le bateau d'Ulysse ?

constante s'impose à travers ces exemples si contraires en apparence : son âge à lui seul (signe du temps) confère un statut à la matière qui nous entoure. Tantôt son ancienneté déprécie sa valeur d'usage, tantôt elle lui assure une respectabilité voire une plus-value économique.

Qu'en est-il de la personne humaine ? Il semble que la société établit une distinction entre l'à peine vieux et le vieux vraiment vieux ! Tout est affaire de gradation et de sens attribué à chaque étape : à l'époque actuelle en France, franchir une première étape symbolique (la retraite), peut signifier *être as been (au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable)* ; en franchir deux ou trois, démontre de l'endurance...et fait gagner du galon ! J'en veux pour preuve le prix attaché à l'existence des quelques grands vieillards qui défraient la chronique en frisant la limite de longévité humaine. Pour faire court, entre 80 et 90 ans, les vieillards sont surtout présentés comme une charge financière et morale pour la société. Lorsqu'ils franchissent la barre des cent-dix ou cent-quinze ans, ces mêmes vieillards gagnant un peu en rareté, deviennent des quasi-vedettes et leur conservation soutenue avec l'aide de la médecine n'a plus de prix !

➤ **L'usure de la matière exprime un condensé du temps. Elle prend du sens, se jauge symboliquement et se fait support de mémoire.**

La figuration de la vieillesse traverse l'histoire des Arts. Le destin mortel de l'homme et le mystère de la corruption de sa chair n'ont cessé de susciter l'émotion des artistes. Pensons à quelques artistes aux personnalités si diverses dont elle inspira les œuvres, tels que Cicéron, Rutebeuf, Vinci ou encore Goethe, Rembrandt, Beckett et Chen Fou... Mais, de nouveau, ses figurations contradictoires nous interpellent. Car, quel paradoxe ! La grille de lecture varie selon les époques et les sensibilités artistiques. A travers elles sont dépeintes des tendances morales –honnies ou encensées- qui apposent une valeur symbolique sur l'inflexible évolution biologique naturelle. Les théoriciens de l'art, voulant ordonner la profusion créatrice dans sa vertigineuse diversité, ont dégagé des écoles. Soulignons au passage que les traités d'histoire de l'Art font la part belle au concept de temps, en articulant l'évolution des styles en relation

avec l'histoire des idées. Une évidence émerge de la masse des ouvrages de critique : les représentations artistiques de la vieillesse sont-elles autre chose qu'une protéiforme mais universelle méditation sur le temps lui-même ? Les figurations de la vieillesse furent orientées schématiquement vers deux voies expressives opposées : d'un côté, la vieillesse dépeindrait la sérénité d'un âge où le temps est dominé. Elle évoque alors la compréhension du sens ultime de la vie, le calme dû à la maturité de l'esprit, après les errances et les outrances de la jeunesse. La vieillesse sert alors à figurer l'apologie de qualités esthétiques, l'équilibre des qualités morales et la noblesse de l'esprit humain. Tous ces thèmes sont chers à l'art antique ou oriental, comme à l'inspiration humaniste. Dans l'autre courant, au contraire, la figuration de la vieillesse incarnerait l'angoisse devant la fuite du temps, devant la désintégration de la chair et l'irréversible approche de la mort : tout va vers sa fin, tout tend vers la chute. Caricaturale, contrefaite et disgracieuse, la figure humaine vieillissante semble payer le prix des excès, des errances de ses modèles ! Ainsi, l'exacerbation de la déchéance physique qui accompagne la vieillesse et la décrépitude des désirs a nourri l'inspiration d'artistes réalistes et satiriques et a servi de code aux écoles expressionnistes.

➤ **A travers l'usure de la chair, l'expression de l'artiste charge de sens les figures et les corps vieillissants. Il les pare d'une portée morale, pour exprimer les diverses facettes de la vie elle-même.**

3. Quelques trajectoires temporelles exemplaires

On ne peut parler de vieillesse sans évoquer la portion de temps que l'existence alloue à chacun. Comment se mesure le temps à l'aune d'une vie humaine ? On constate une nouvelle fois que la perception de la durée-même de l'existence est impactée par la représentation du temps développée par chaque culture. La représentation de la vieillesse à son tour en est affectée.

Entité fuyante et modulable, Janus à visages multiples, le substantif *temps* souffre d'une polysémie redoutable. Est-il superposable à la temporalité ? Ne l'enferme-t-on pas dans l'illusion subjective que nous en avons ? Kant y voyait une catégorie *a priori* formalisant toute expérience vécue et toute pensée et en constituant même la condition⁴. Depuis plus d'un siècle, les savants ont débattu pour savoir si ce que nous vivions comme une donnée sensible existait *en soi*, ou comme le fruit d'une *adaptation* longuement performée au cours de l'histoire évolutive humaine⁵. Les grands créateurs de théories physiques, tel Newton avec le temps absolu, ont postulé sur des hypothèses de travail fonctionnelles. En effet, il convient de distinguer si le temps implique la matière animée ou non ; selon les points de l'espace où se trouve l'observateur, le temps qui s'écoule n'a pas le même effet (le sujet *vieillit* plus ou moins vite). Hors de son cadre de référence, le temps universel n'existe pas, d'après Einstein. Par ailleurs, à l'échelle quantique de la matière, le temps disparaîtrait puisque les phénomènes la composant semblent simultanés...mais l'observateur fausse la donne ! Gardons par commodité l'idée que le temps est une *illusion* permettant d'exprimer notre manière de percevoir la réalité changeante du monde environnant ou encore que le temps est une propriété intrinsèque des changements d'un organisme. L'étalon *temps* est calculé par convention, celle des horloges. L'horloge mesure des intervalles, l'accumulation de durées (sur la base de séquences qui se reproduisent), mais non LE temps. L'horloge, avec laquelle une

⁴ Nécessaire à la pensée ne signifie pas qu'elle est d'une *validité absolue*, au sens des données empiriques physiques de la mécanique des quanta ou de la théorie des ondes.

⁵ Konrad Lorenz écrit fort à propos que l'*adaptation* indique ici que « nos formes d'intuition et nos catégories s'ajustent à ce qui existe réellement, de la même manière que notre pied *s'ajuste* au sol ou les nageoires du poisson à l'eau. *L'a priori* qui détermine les formes perçues des choses extérieures est selon nous un organe, ou plus exactement le fonctionnement d'un organe...L'appareil nerveux central qui organise notre image du monde est

personne mesure le temps de sa vie, l'aide aussi à apprécier le mouvement des corps extérieurs qu'elle a choisi de mesurer. A partir de sa propre durée, elle mesure n'importe quelle autre durée du monde extérieur. L'entité *temps* elle-même lui échappe cruellement ; la seule réalité perceptible pour l'homme, ce sont des phénomènes physiques que nous immergeons dans le temps. Chaque vivant vit donc d'une certaine façon son temps propre, comme il vit dans son monde physique propre...

Comment cette entité fuyante a-t-elle été conçue puis apprivoisée progressivement, jusqu'à devenir un paramètre incontournable du déploiement conceptuel et technique contemporain de l'humanité ? Tandis que son rôle était précisé au rythme de l'évolution des idées (philosophie), le décompte du temps physique fut obtenu par le truchement d'appareils de plus en plus précis (sablier, clepsydre, horloges, etc.). Ils ont visé à découper ce qui se présentait comme une *trame continue*, marquée ici ou là par quelques grandes flexions imprécises, dont les mouvements stellaires, les saisons ou des migrations animales lorsqu'elles sont repérables. Une des premières utilisations du temps, qui ont fécondé les idées développées en Occident, fut celle que les Grecs conceptualisèrent dans la musique et l'harmonique, arts *mathématiques* dans lesquels le rythme avait une importance capitale. De même, les Grecs ont formalisé l'articulation séquentielle du *logos*, d'inspiration sacrée. En furent déduites les diverses formes de scansion du discours (mythique, rituelique, puis oratoire) et leurs temporalités spécifiques. Cette découverte est corroborée par les connaissances neurologiques : nous savons que l'arborescence mentale de la pensée emprunte des circuits et que la circulation de l'influx nerveux exige un *certain temps* ; la pensée elle-même s'élabore au fur et à mesure qu'elle s'exprime en paroles ; penser en images et penser en paroles met en jeu des zones distinctes, emprunte des circuits différents et ne met donc pas le même temps.

Les découvertes proprement scientifiques, dont on s'accorde à penser qu'elles furent inaugurées à l'époque de Galilée, ont sophistiqué la figuration mathématique du monde. L'explication donnée aux phénomènes naturels s'est affinée corrélativement à la représentation du monde visible qui a été élaborée : les Antiques parlaient d'un cosmos

adapté au réel dans lequel il a dû s'intégrer et s'est développé... Mais non seulement la chose en soi *affecte* nos organes *récepteurs*, mais nos organes récepteurs *affectent* réciproquement la réalité absolue. »

immobile, et l'on est arrivé à un cosmos en expansion. *Cosmos* signifiait d'ailleurs pour les Grecs un tout ordonné et immuable, alors qu'on parle dorénavant d'un univers en changement et baigné par le temps, qui en serait une constante opératoire ; en physique, le temps devient un corollaire du principe de causalité. Le temps occupe la place de paramètre opérationnel dans nombre de raisonnements incluant les mathématiques.

Le monde nous semble mutable et permanent à la fois. Le temps lui-même fait cohabiter une curieuse dualité : son *écoulement* et la perception intuitive d'une permanence – appelée l'éternité. La perception psychologique de l'écoulement du temps est déjà un fait complexe qui se traduit différemment selon les cultures et les langues : la vie psychique se déploie en voyageant à travers les strates temporelles scandées en passé, présent et futur. Rappelons toutefois que le mandarin, par exemple, ne conjugue pas les verbes qui restent à l'infinitif ; et pourtant les Chinois sont sensibles aux modalités temporelles qui qualifient la contemporanéité d'événements, un changement d'état, une expérience acquise, une probabilité...Les modalités temporelles s'expriment par des adverbes et le choix des verbes utilisés. Dans les sociétés les plus technologiques, le temps décomposé en séquences distinctes, dont la scansion fait l'objet de conventions et sert à apprécier la qualité (et/ou la rétribution) de l'activité en cours (le temps de l'horloge décomposé en nanosecondes, secondes, minutes, heures) ; tandis que dans certaines sociétés le temps est volontiers conçu comme un simple cadre dédié à une fonction ; c'est un cadre global, nécessaire à la réalisation d'une tâche définie. Dans ce cas, les jours de la semaine ou les heures sont vécus (ressentis) non comme des jalons temporels mais en tant que simples marqueurs pour des activités sociales (un marché, un mariage, un enterrement, un rituel) qui exigent un certain laps temps pour s'accomplir, accessoire en lui-même.

L'intuition si imprécise de l'éternité doit emprunter une figuration spatiale imagée pour s'exprimer, comme celle d'une nappe, sans solution de continuité et sans bords. Ainsi, de nombreux philosophes antiques se sont appliqués à traduire le *flux* continu dans lequel semble baigner le monde. Très tôt, Héraclite l'a figuré par l'image d'un fleuve, qui s'écoule et se renouvelle sans cesse. Cette figuration d'écoulement a imprégné pour des siècles la description occidentale du temps, même si d'autres philosophes -tel Platon- ont été plus

sensibles à la double perception énoncée ci-dessus (parlant de « *forme mobile de l'éternité immobile* »). La Création biblique n'est-elle pas scandée en jours ? Le recours au temps est si fondamental dans notre pensée occidentale qu'on en trouve même la marque dans les sociétés imaginaires rêvées par les Utopistes, dans lesquelles l'homme peut s'affranchir de certaines contraintes sociales mais moins facilement du temps ! Le temps de la Modernité s'inscrit sur une flèche orientée ; nous connaissons la fortune qui fut réservée à ce modèle, associé à la percée technoscientifique. Mais certains physiciens imaginent dorénavant des théories alternatives, selon lesquelles la flèche du temps se ferait réversible ou même plurielle avec des espaces-mondes vibrant temporellement en parallèle. La littérature de science-fiction se nourrit de ces modèles. D'autres sociétés humaines encore se représentent le cours du temps différemment. Il a pu être figuré par un cycle, sans fin ni commencement, affecté d'un mouvement de rotation pour les uns ou de balancier pour d'autres. Ailleurs, il évoquerait plutôt l'image d'un filet : un événement formerait comme un nœud dans une trame. Dans ce filet, chaque élément occupe une fonction opératoire (concomitante, non-chronologique) en relation avec les autres. Ces représentations paraissent ardues aux esprits formatés à découper la vie en sections réparties sur la flèche du temps. En bref, comment nier combien notre pensée est imprégnée dans ses fondements-mêmes par la représentation du temps dans laquelle nous nous développons ?

Le temps a-t-il vraiment commencé un jour ? Se questionner sur le temps touche enfin du doigt le mystère essentiel de l'origine du monde et de notre propre origine. Chaque civilisation a conceptualisé ces questions relatives au monde connu sous la forme d'une cosmogonie. Pour la Bible qui fonde la culture judéo-chrétienne, la Genèse décrit comment a émergé le temps, par la seule volonté de Dieu. Le temps commence donc par une volonté primordiale, l'espace laissé par le retirement de Dieu en lui-même ayant permis l'œuvre créative. Cette contraction *originelle* ou *temps avant le temps* inaugure la possibilité de création d'un monde (de mondes ?), avant même la séparation du haut et du bas, des eaux primordiales, puis de la terre et du ciel, puis la distinction entre l'obscurité et la lumière (le jour et la nuit, prémisses de la distinction du temps physique). On notera d'ailleurs que ce retirement figure sous forme spatiale le début du temps. La Kabbale a beaucoup glosé sur ce

tohu-bohu, le moment où Dieu *se retire* instaurant la possibilité d'un commencement⁶, puis de recommencements, c'est à dire de la vie.

S'interroger sur le temps colore également l'interprétation donnée à la vieillesse prélude à la mort. En Grèce antique, une vision du temps fut figurée pendant quelques siècles sous forme cyclique : la marche du temps était comprise comme la succession de périodes présentant des stades de civilisation plus ou moins subtile, s'enchaînant l'une à l'autre en un recommencement sans fin. La vieillesse était associée à la fin d'un cycle, une étape de décadence, ou âge de Fer, où se mêlaient le bien et le mal, où la maladie et la mort étaient omniprésentes. Il qui précédait une nouvelle étape de retour vers l'âge d'équilibre et de plénitude ou âge d'Or.

On trouve de nombreux mythes fondateurs de différents horizons et époques qui débute sur un état primitif du monde, « *un temps d'avant le temps* » où la mort n'existait pas. La vie se déroule selon un cycle permanent de mues successives ou sous la forme d'une pure et simple éternité. Là, la finitude de la vie et l'apparition de la vieillesse, annonciatrice de la mort, est le signe d'un scandale et s'accompagne d'une douleur honteuse. Elle punit la première faute commise par l'homme (ou par son double animal) qui rompt le contrat primordial entre les forces créatrices et les créatures. Avec elle, s'instaurent le temps compté et la périodicité de la vie humaine. Mais en retour, cette dernière garantit la permanence du cycle solaire vital et la périodicité des saisons. Dans les mythes amérindiens, les représentations symboliques forment un réseau complexe où la vieillesse tient une place importante. La transformation du corps humain vieillissant est explicitement liée à celle des animaux consommés (entre autres à travers les processus de chasse et de cuisson), à celle des plantes cultivées, comme aux diverses matières travaillées par les artisans. Prélude de la mort, la vieillesse garantit donc, en quelque sorte, le passage de l'état naturel à la civilisation et fonde au passage les arts et les techniques.

⁶ Le mot indéfini *bereshit* (premier mot de Genèse) signifie littéralement "*en un commencement*". S'il y a eu plusieurs commencements (la tradition du comput parle de 26 créations !), c'est que le monde est marqué volontairement par son imperfection et incomplétude originelles, inachèvement que l'homme est appelé à améliorer par ses œuvres...

- **La vieillesse peut être perçue comme le sacrifice nécessaire pour garantir la permanence de la vie, pour passer de la nature à la culture et pour conquérir le statut d'homme.**

En ce sens, les figurations du temps sont révélatrices du sens donné à la vie humaine par chaque société. A une figuration du temps correspond un modèle d'ordre social et une représentation des étapes principales de la vie ; l'âge prend de ce fait une valeur intrinsèque. Des fonctions sociales distinctes s'associent à chaque période de vie. Ces modèles s'inspirent également des convictions religieuses ambiantes. La vieillesse n'échappe pas à la règle ; clôturant le cycle personnel de l'individu, elle passe souvent pour la cristallisation de la dimension sociale de sa trajectoire ; elle est sensée délivrer un message donnant sens à la vie entière.

Il existe de multiples scénarios de vieillesse. Parmi tous ceux qu'on pourrait présenter, voici trois scénarios choisis à titre d'exemplarité, représentatifs de modèles culturels éloignés les uns des autres, où l'individu occupe un statut différent au sein de sa société.

- Dans le premier, le temps dévolu à la vie prend la forme d'une trajectoire individuelle unique. Il se situe dans les sociétés accordant de l'importance à la responsabilité morale personnelle. Tout ce que l'homme a pu accomplir en cette vie est accompli pour toujours. S'il adhère à une religion révélée, sa vie terrestre n'est que transitoire ; il est convaincu qu'il devra rendre compte de ses actes un jour prochain auprès de son Créateur. S'il n'a pas la foi, ses actes ne lui survivent que dans le souvenir qu'il laisse derrière lui. La vieillesse constitue aussi une aventure éminemment subjective : elle est un moment d'un retour sur soi. Elle lui permet de méditer sur ce qu'il a accompli. Cette étape pourra être vécue dans la paix ou les remords, dans l'espoir ou la crainte de la vie éternelle. La vieillesse pourra être savourée comme le temps de l'apaisement, le point d'orgue d'une quête longuement poursuivie. Elle pourra aussi ressembler au naufrage d'un navigateur solitaire pris dans la tempête, méditant à l'approche de la mort cette question angoissée : "pourquoi moi" ?

- Le second scénario concerne les vieillards appartenant à des cultures convaincues que l'existence est faite d'incarnations successives. L'enjeu de la vie présente est alors très

différent ; il consiste à rechercher la libération du cycle des existences. La vie terrestre n'est que le fruit d'une illusion et passe pour essentiellement douloureuse. Aussi l'homme vise-t-il à la délivrance progressive de ses renaissances s'il parvient à aboutir à l'illumination, l'affranchissement ultime. Il se sait individuellement responsable de ses actes, qui conditionnent le cycle de ses réincarnations. Dans cette conception existentielle, la limite temporelle de chacune des vies perd de son importance et la vieillesse a tendance à être moins polarisée autour de ce qui a pu être accompli en cette vie que par ce que réserve le futur. Fréquemment, le vieillard cherche à s'engager davantage dans la voie du renoncement et de la méditation intensive pour accélérer son affranchissement. La mort qui clôt cette étape est en général perçue comme une délivrance car elle annonce la promesse de l'étape suivante.

- Il est un dernier modèle où le temps individuel s'efface derrière le temps du groupe. Tous ses membres d'âges divers sont associés étroitement en une chaîne continue de générations. Elle constitue un réseau, sinon intemporel, du moins fait d'une trame composée de multiples corps regroupés en classes d'âge qui s'interpénètrent. Elle exprime le passage de l'énergie vitale à travers les générations. La responsabilité personnelle prend un autre sens : ce qui arrive à l'individu est interprété comme un signe, un symptôme de ce qui affecte le groupe, dont ce dernier doit chercher la signification. Dans ce modèle de vie, la vieillesse n'est qu'un des avatars de la condition humaine. La vieillesse, comme les accidents et la maladie ont tendance à être pris en charge collectivement. Certes, la vieillesse est vécue par chaque vieillard dans son corps avec plus ou moins de douleur et de renoncements, mais reste chargée d'un sens collectif, car elle manifeste la continuité du groupe/clan. Souvent, comme le vieillard avait lui-même succédé à un ancêtre, il est incarné de son vivant dans l'un des petits-enfants. Le temps de la vieillesse est volontiers consacré à une active transmission des connaissances, gage du passage de relais entre les générations.

- **L'existence voit s'entrecroiser un enjeu individuel et un enjeu collectif, à un degré variable suivant le modèle social ambiant. Le laps de temps alloué à chacun matérialise ce(s) enjeu(x). La manière de vivre sa vieillesse et sa fin de vie peut être perçue comme le résumé de la trajectoire existentielle : une étape vers un autre état, le rideau qui**

retombe définitivement sur la scène du théâtre de la vie, une goutte d'eau qui rejoint le fleuve de l'univers....

4. La vieillesse dans la chair

D'autres lectures de la vieillesse humaine nous appellent encore dans les chapitres ci-dessous. Nous évoquerons diverses disciplines qui se sont penchées sur l'individu vieillissant et ses caractéristiques physiques, afin de comprendre tour à tour comment l'individu accompagne la perception de son propre corps vieillissant, l'image que ses congénères et le groupe lui renvoient et comment il *façonne* ses représentations de lui-même à l'aune de ces changements. Dans ce domaine où le regard est maître, on ne doit pas s'étonner que la culture conditionne la manière de regarder. Ce faisant, on constatera de nouveau sans surprise que la vieillesse est une notion relative à autre chose qu'elle-même, substrat dans lequel le temps joue un rôle notable.

Parlons de sa réalité physique. D'abord, une constatation : la vieillesse humaine se perçoit à travers le vieillissement relatif du corps et de ses fonctions physiques et mentales ; ce phénomène ne se retrouve pas dans tout le règne animal. La vieillesse appose sur nos physionomies un certain nombre de marques qui lui sont propres (rides, déformation posturale, dépigmentation des poils, rythme ralenti, etc.) ; cet ensemble de traits physiques et comportementaux distinctifs la font reconnaître aisément : d'ailleurs, à l'évocation du mot vieillesse, on visualise spontanément ces marques spécifiques. Pour comprendre pourquoi la vieillesse est si lisible, il faut s'intéresser au langage du corps, à ses codes, à sa grammaire.

On signalera d'abord que les principales marques de vieillesse fonctionnent comme des stéréotypies universellement reconnues (les rides en sont emblématiques). Certaines marques du vieillissement (blanchiment des poils ou canitie) sont présentes plus ou moins tôt suivant les origines ethniques ; il arrive dans des aires localisées que certaines stéréotypies censées marquer l'entrée en vieillesse se plient à un impératif culturel (telle la perte des dents).

Explorons d'abord ce que nous apprend l'aspect du corps âgé. Les transformations du corps vieillissant traduisent le lent et complexe processus physiologique qui va modifier peu à peu le métabolisme. En voici les caractéristiques majeures : apparition des rides, assèchement général du tissu conjonctif, baisse de la température, perte des dents, calvitie, raidissement des articulations, affaiblissement du tonus musculaire et respiratoire, tassement et

déformation du tronc (le dos se voûte et le thorax s'élargit en direction sagittale), modification de la pigmentation (canitie, tâches de peau) et de la voix. Tous ces marqueurs n'apparaissent pas au même âge chez tous les individus.

Nous percevons sensoriellement nos congénères, souvent de manière non-consciente, en analysant synthétiquement les multiples informations que nous livre leur anatomie. L'apparence extérieure du corps joue un rôle important dans nos échanges. Ces informations passent d'abord par le canal visuel permettant le contact à distance. Nous traitons successivement les informations émises par les parties du corps du congénère, au fur et à mesure que nous nous en rapprochons : nous remarquons d'abord le contour général du corps (stature, allure, sexe) ; puis, la direction générale du regard et la tension du corps (c'est-à-dire sa disposition à nouer un contact, l'agressivité ou l'indifférence), puis enfin, l'expression faciale. Le canal auditif qui est caractéristique d'un contact plus rapproché joue à son tour son rôle. Il est probable que le canal olfactif entre aussi en ligne de compte de façon plus ou moins liminaire (on notera en s'en étonnant que ce canal a été moins étudié chez l'homme jusqu'ici, alors qu'il est l'un des plus primitifs). On sait toutefois que les émissions de phéromones perceptibles à courte distance sont puissamment évocatrices. Les humains sont pour la plupart sensibles aux marques de reconnaissance de l'âge sur le corps de leurs congénères, qui sont des altérations externes perceptibles même aux yeux profanes. Nous percevons les signaux spécifiques de la vieillesse grâce à une grille de lecture reposant sur des stéréotypies, même si ces marques de reconnaissance sont affectées par des variations individuelles qui les rendent relatives. On peut avancer que nous sommes sensibles à leur corrélation, puisque l'association de plusieurs signaux physiques nous sert à graduer les étapes du vieillissement (jouant des effets de seuil). Corrélées entre eux, ils étalonnent l'appartenance à telle ou telle tranche d'âge. Ces caractéristiques correspondent à ce que nous savons *empiriquement* des normes physiques du groupe auquel nous appartenons (par exemple, le blanchiment ou non des cheveux, la perte ou non des dents). Bien que chaque vieillesse soit singulière, la lecture de l'âge repose sur la connaissance intériorisée des étapes génériques du vieillissement ; cette reconnaissance fonctionne avec une certaine marge d'erreur au regard de l'âge biologique réel, de la même manière que l'âge d'un enfant s'évalue au premier regard par l'appréciation

d'un stade de croissance, de sa tonicité, de sa motricité. Complétée par l'attention portée à certains artifices (tenue vestimentaire codifiée, adjonction d'une canne de soutien, port de lunettes, perruque, ...). La lecture empirique de la vieillesse obéit donc à une démarche sémiotique.

Peut-on préciser davantage comment celle-ci fonctionne ? L'exploration éthologique de la communication humaine s'avère riche d'enseignement. Comme chez tous les animaux, tous les canaux gestuels, sonores, olfactifs, thermiques, rythmiques, etc. participent à la communication. Mais leur exploration scientifique méthodique est à peine ébauchée. Son application à l'étude de la vieillesse pourrait enrichir notre exploration du vécu spécifique de cette tranche d'âge. On sait la place que les signaux non-verbaux tiennent dans la communication humaine, tout particulièrement ceux qui sont émis par la tête - qui concentre une large proportion d'émission des messages. A tout âge, le plissement de certaines parties du visage offre un faisceau de signaux visuels perceptibles à nos congénères. A pu être établie une nomenclature des expressions faciales innées, jouant sur les très nombreux muscles du visage, qui sont reconnues et interprétées à l'identique *quasi* universellement. Elle associe les mimiques faciales avec les émotions primaires et leurs composites. Une grille de lecture parmi d'autres, fondée sur des stéréotypies courantes, pourrait proposer ainsi : fixité des traits et atonie du regard = indifférence ; Froncements des sourcils = mécontentement, colère ; Plissement de la bouche = tristesse ou dégoût. Qu'en est-il alors des altérations progressives affectant le visage qui caractérisent l'avancée en âge ? Les traits spécifiques retenus pourraient être : modification de l'implantation des cheveux, rides du front, affaissement de la ligne des sourcils, enfoncement des orbites, plis des joues et rétrécissement de la bouche, apparition de bajoues, affinement ou effacement de la ligne du contour du visage, etc. Une question mériterait notre attention : les marques du visage âgé favorisent-elles une meilleure interprétation des mimiques faciales (du fait de l'accentuation des traits) ou au contraire favorisent-elles leur brouillage ? Qu'induisent ces transformations physiques dans la communication : ont-elles pour effet de réduire (figer) l'émission de signaux non-verbaux / au contraire de les amplifier ? Ces *stigmates* faciaux et corporels liés à l'âge sont-ils lus comme les signaux de ressentis émotionnels amplifiés ? Si oui, quelle signification leur est alors donnée ?

Dans quelle proportion l'interprétation des signaux est-elle universelle (innée) et culturelle ? On peut émettre l'hypothèse que l'accentuation des traits du visage sous l'effet du vieillissement des tissus, jointe à la modification du regard (marqué par une relative lenteur ou fixité), modifient la production des mimiques faciales et donc leur lisibilité, à l'insu des personnes âgées. Le répertoire d'expressions faciales s'en trouve probablement amoindri et l'expression courante du visage risque d'être interprétée comme une marque d'évitement/de désapprobation. En réponse, les congénères ne risquent-ils pas d'adopter le même registre en miroir ? Ces enchaînements à eux seuls pourraient expliquer partiellement le registre évitant et les attitudes de rejet à l'encontre des âgés dont la littérature gériatrique fait largement état. Il est prouvé aussi que nous sommes soumis à l'influence de multiples déclencheurs, sécrétés de manière interne chez nos congénères (les phéromones). Ces déclencheurs internes sont encore imparfaitement connus pour l'espèce humaine. Rien n'interdit de supposer que certaines phéromones (ou leur altération) peuvent nous renseigner sur l'âge de nos vis-à-vis, comme nous le sommes sur leur sexe (et leur disponibilité sexuelle) ou sur les dispositions momentanées de leur caractère.

Nous savons par ailleurs, qu'indépendamment de l'apparence, le comportement général du sujet se modifie lentement avec l'âge. L'effet de l'âge a été exploré en ce qui concerne la variation des actions sur l'environnement : performances, rythme, etc. Les pathologies liées à l'âge ont également fait l'objet d'études poussées. En revanche, les composants des interactions de communication avec et entre les personnes âgées sont encore peu explorés systématiquement. La littérature gérontologique en Europe se fait régulièrement l'écho de nombreux témoignages de la distanciation relative du personnel soignant ou des proches, vis-à-vis des corps vieillissants. On rapporte régulièrement des actes de maltraitance. Ceci semble contredire le respect *affiché* à l'égard des anciens dans plusieurs cultures, dont la nôtre. Pour résoudre cette dissonance cognitive, des recherches comportementales interculturelles systématiques pourraient être entreprises sous l'angle étho-ethnologique. A cet égard, il serait intéressant d'étudier la teneur et la fréquence des interactions spécifiques de communication des personnes âgées considérées comme *bien portantes*. Quels éléments comportementaux précis déclenchent-ils des réponses comportementales spécifiques chez leur entourage ? Par

exemple, y a-t-il une modification des rapports de proxémie (bulle comportementale modifiée par la simple altération de la vision), de la direction et de l'intensité du regard dans l'expression des rapports hiérarchiques ou encore une stéréotypie d'attitudes exprimant l'attachement (dont on sait qu'il se modifie avec l'âge), etc. Face à ces attitudes non-contrôlables par le sujet, observe-t-on un déclenchement accru d'attitudes d'évitement, de rejet, *versus* un comportement d'aide ou de soin dans l'entourage ? En d'autres termes, assiste-t-on à une poussée ou à une inhibition de l'agressivité spontanée lorsque l'incapacité physique des corps (âgés) fait croître la demande d'aide, et qu'elle affecte les modalités des rapports de proxémie ? Quelques pistes de réflexion en ce qui concerne la modification du statut en fonction de l'âge pourraient s'inspirer de ce que nous a appris l'observation des espèces animales, particulièrement des grands primates qui nous sont très proches. Le statut hiérarchique des individus âgés s'y maintient souvent à un niveau élevé, voire même se renforce. Leur expérience des dangers, particulièrement celle des possibles prédateurs, et leur maîtrise de l'environnement expliquent que le groupe se place sous leur conduite et leur protection. On remarque l'établissement de liens d'entraide ou d'association qui arrivent à compenser l'affaiblissement physique. Certaines espèces connaissent ce que les auteurs ont appelé une gérontocratie sexuelle. Par ailleurs, les animaux âgés bénéficient presque toujours d'un taux élevé d'interactions de toilettage avec leurs congénères, ce qui signale l'intensité des liens sociaux les unissant au groupe. Suivant ce modèle, l'étude comportementale des humains est à peine ébauchée. A ce stade des recherches, contentons-nous de noter que la lecture du corpus de signaux émis par le corps vieilli semble conforter notre hypothèse de départ : les marques de l'âge servent d'étalon pour mesurer le temps de vie écoulé, à la manière dont on lit des traits sommairement gravés dans le bois en guise de calendrier.

- **Inscrit dans la chair, l'âge se remarque d'emblée mais avec une marge d'erreur puisque chacun témoigne d'un vieillissement spécifique ; il initie les codes comportementaux qui interviennent dans le jeu des interactions sociales. En d'autres termes, on peut poser l'hypothèse que l'âge (le temps accumulé) 'encodé' dans le corps peut jouer le rôle de déclencheur comportemental.**

Qu'en est-il de la représentation de soi développée par la personne âgée ? On sait que, isolé, l'individu n'est rien. La perception de soi (identité) se construit progressivement chez l'enfant à travers le stade du miroir, les regards des autres, puis l'intégration d'images normatives véhiculées par le groupe. Peu à peu, le corps lui-même est *socialisé*, ce qui conditionne le regard que le sujet porte sur lui. La *grammaire du corps* est modelée par le prisme culturel. Chaque groupe fixe les canons formels de beauté, de santé, de fonctionnalité, bref les stéréotypes à partir desquels chacun évalue les performances de son corps et de celui des autres. Cette image évolue selon les époques comme les classes sociales. Il en est de même avec la prise d'âge. L'intégration du modèle culturel de la personne âgée s'observe sous la forme d'un mimétisme comportemental qui impacte en retour l'évolution des traits physiques eux-mêmes. Le corps signifie donc toujours plus que lui-même ; il se fait l'interprète du sens que le groupe attribue aux fonctions primordiales de la vie, imposant ses modèles et sa hiérarchie de valeurs. Qui n'a pas exprimé le hiatus ressenti à reconnaître l'image socialisée du *vieux/de la vieille* en se regardant dans le miroir alors qu'il se vit intérieurement sur un autre mode ? Selon les groupes sociaux, l'image du sujet âgé peut être valorisante ou dégradante, ce qui induit des réactions différentes. Quoi qu'il en soit, en prenant de l'âge les personnes semblent intégrer progressivement (parfois à leur insu) l'image qui correspond à la norme de leur groupe ; d'aucuns cherchent à s'y conformer, quand d'autres y résistent par tous les artifices possibles. Le mimétisme propre à chaque tranche d'âge se rencontre aussi dans la vieillesse : pensons aux personnes âgées vivant ensemble en institution ou se retrouvant à l'occasion d'échanges socialisés sur les bancs ou les places publiques, où ils adoptent des codes et stéréotypiques comportementaux et des gestuelles en miroir. Les sujets vieillissants refaçonnent leur identité comportementale, au fur et à mesure des transformations affectant leur corps, en référence aux modèles auxquels ils cherchent à se conformer ou à résister.

De même que les changements physiologique et psychologique ne s'accordent pas sans douleur au moment du passage à l'adolescence et à l'âge adulte et peuvent fragiliser momentanément les sujets, les transformations dues au vieillissement physiologique fragilisent les sujets sur le plan psychologique. Lorsque le rythme de transformation suivi par

le corps ne correspond pas (dans un sens ou dans l'autre) aux représentations normées de l'âge qui ont été intégrées par le sujet, il peut engendrer de grandes souffrances morales. La littérature anthropologique signale des cas paradoxaux, où certains traits physiologiques deviennent l'occasion d'une honte à la vieillesse, après avoir été une fierté dans la jeunesse. Un exemple illustrera ce phénomène : avoir de belles dents est un signe de santé ; mais chez un vieillard, une belle dentition peut être interprétée comme de la voracité égoïste et un désir de s'accrocher à la vie. Dans une société où règne la pénurie, il est de bon ton de perdre ses dents pour manifester sa frugalité et qu'on ne met pas en péril la survie de la famille ! Pour se conformer à la norme du groupe, si les dents ne tombent pas naturellement l'âge venant, certains vieillards vont jusqu'à se les casser eux-mêmes...

Comment l'individu vieillissant se perçoit-il ? Au fil des bouleversements successifs de l'avancée en âge, le travail d'auto-identification et l'adéquation de l'image corporelle et de son représenté mental est sans cesse à reprendre, à travers des phases d'accommodation, parfois ambivalentes ou conflictuelles. Bien souvent, le sujet perçoit un décalage entre ce que son corps dit de lui et le sentiment d'être resté jeune et *vert*. Dans le domaine psychique, quelle personne âgée n'a pas éprouvé combien la vigueur de ses élans et de ses désirs est aussi forte que dans sa jeunesse ? N'est-ce pas cette permanence du *moi* qui atteste qu'on est bien un *soi* et qu'on est vivant ? Le maintien du moi a pour rôle de contrer le sentiment croissant et angoissant d'inconsistance du *soi* ou de vanité de chaque chose. Le travail identitaire (l'image de soi) est entretenu constamment au fil de la vie. Cet autoportrait virtuel est un tableau composite : bricolé à coup de repères internes, de constances comportementales qui font fi des années, il doit s'accommoder de l'image que le corps donne à voir...On se raccroche à cette *chimère* pour cohabiter avec soi-même et échanger avec les autres. Sous les regards des autres, face à la transformation du corps qui pose question, le sujet vieillissant cherche d'abord à préserver son estime narcissique, en restant le plus longtemps possible en conformité avec ses modèles intériorisés, inspirés par ceux de son groupe d'appartenance (mimétisme social). Le décalage allant grandissant (*en quoi ce moi a à voir avec celui que j'étais jadis ? A quoi dois-je consentir pour continuer à être moi ?*), le sujet vieillissant ne s'y conforme pas sans souffrance. Il lui faut attendre patiemment que le désir de performance s'atténue de

lui-même avec l'âge...Puis un renoncement progressif de ses capacités corporelles (un lâcher-prise ?) finit par s'imposer à tous.

- **De quoi les *stigmates* de la vieillesse sont-ils le signe ? Du combat de l'esprit et du corps contre (la dissolution opérée par) le temps ?**

5. L'âge social de la vieillesse : quelques jalons

D'autres approches de la vieillesse consistent à la quantifier. Diverses disciplines, comme la démographie ou la sociologie, l'évaluent dans sa durée et explorent ses marges. La longévité fut sujette à de fortes variations selon les lieux, les époques et les groupes sociaux ; la représentation culturelle de la durée impartie à cette part de vie qu'est la vieillesse a varié corrélativement avec elle. Définie durablement comme le *tiers-temps* de la vie, la vieillesse a amorcé un phénomène d'allongement significatif qui la rend, de nouveau, relative !

De quels repères temporels dispose-t-on pour définir la vieillesse ? Quelles sont ses bornes ?

L'une des bornes de la vieillesse tient de l'évidence : bordée par la mort, la vieillesse a toujours une fin ; on pourrait penser que les choses sont simples. Toutefois, notons que l'échéance ultime a beaucoup varié et n'a cessé statistiquement d'être repoussée. Quelques chiffres d'abord : la durée de vie, limitée théoriquement par la *longévité* propre à notre espèce (évaluée à 110 ou 120 ans), apparaît en réalité dépendante des variations historique et géographique de *l'espérance de vie*. En 1900, en moyenne celle-ci n'atteignait encore en France que 46 ans ; ce qui signifiait pour nombre d'individus des chances statistiques extrêmement réduites de savourer le temps de la vieillesse. Même si chaque siècle a connu de grands vieillards, leur faible proportion reste un fait général jusqu'à une époque récente, sauf dans quelques microrégions. Ailleurs, ils étaient le fruit de l'adaptabilité sélective individuelle exceptionnelle aux conditions de vie. Depuis un siècle, la médicalisation a favorisé la survie infantile, d'une part, et, d'autre part, l'accroissement sensible du nombre de sujets âgés : l'espérance de vie en France se situe aujourd'hui autour de 75 ans. Évolution rapide et appréciable, mais qui trouble quelque peu les esprits...

Où se situe l'autre borne, celle du début de la vieillesse ? Là, même variabilité, même perplexité. On ne se réveille pas soudainement vieux, un beau matin ! Le seuil de la vieillesse est progressif et sa définition physiologique n'a cessé d'évoluer. Chez la femme, le cycle de reproduction pourrait servir de guide. La ménopause autour de cinquante ans marque la fin du cycle reproductif (la maturité physique signifie donc la fin de l'utilité du sujet pour

l'espèce). La ménopause correspond à une spécificité évolutive qui ne concerne que les tout derniers maillons de la chaîne des vivants (les primates). Il est probable qu'elle soit corrélée à l'allongement de l'enfance, la période d'immaturité sexuelle et d'intense apprentissage social. Cependant, la précocité sexuelle et la ménopause sont aussi affectées par des variations géographiques, environnementales et ethniques qui contribuent à brouiller les limites du cycle reproductif féminin. Chez le mâle, aucun repère sexuel n'indique de coupure franche entre maturité et vieillesse. Rappelons enfin que les progrès médicaux récents (T.S.H., Viagra, etc.) peuvent atténuer ou repousser dans le temps les effets de la vieillesse.

On constate, également, que l'âge censé indiquer le début de la vieillesse a évolué au gré des doctrines médicales concernant la sénescence...La doctrine des *climactères* proposée par Hippocrate (4^{ème}-5^{ème} siècle avant J.C.) expliquait les transformations organiques par le renouvellement de la substance corporelle, se produisant au fil d'un certain nombre de cycles de sept ans. Les années *climactériques* terminant chaque cycle passaient pour les plus critiques (en particulier la 49^{ème} et la 63^{ème} année). Cette doctrine influença pendant longtemps les théories explicatives de la longévité humaine. La sénescence, de son côté, se trouvait justifiée grâce à cette même logique comme l'effet de l'échelonnement des cycles. Pour Galien (2^{ème} siècle après J.C.), la sénescence commençait à partir de 35 ans. Elle était divisée en deux parties, dont la seconde comportait trois degrés, depuis l'âge de 49 ans où les *senes* étaient encore nantis de *vertu virile* jusqu'à l'impotence qui caractérisait les *bis pueri senes*. Diverses interprétations médicales suivirent, attribuant la sénescence à la perte du souffle vital ou à l'action néfaste "*d'esprits médiateurs*". Au 16^{ème} siècle, de nouvelles connaissances anatomiques furent acquises grâce aux pratiques de dissection. La vieillesse fut alors décrite comme un affaiblissement de l'organisme causé par un *tempérament* essentiellement froid et sec et par l'altération des *humeurs*. Cette explication de la sénescence par évolution vers la siccité (sécheresse), défendue par le célèbre Ambroise Paré, fut en faveur jusqu'au 18^{ème} siècle où elle se trouva précisée par l'effet de la sclérose, durcissant tissus et organes. Médecins et guérisseurs ont cherché à compenser les manques et les atteintes de l'âge. Ils ont proposé des traitements, issus des différentes théories médicales énoncées ci-dessus, censés retarder les effets de l'âge. Au fil des siècles, furent testés onguents, poudres

d'organes, embrocations, eaux de Jouvence, sources miraculeuses...Tous les remèdes imaginables et de prétendues panacées furent proposés, parfois à prix d'or. Ils répondaient à une logique analogique compensatrice, visant à rétablir la vigueur, la chaleur et l'humidité caractérisant le corps jeune. En Europe, les progrès accomplis au 19^{ème} siècle par les sciences médicales ont renouvelé l'approche de la sénescence...mais ils ont aussi contribué à la radicaliser ! Aux siècles précédents, la généralisation des hospices, qui abritaient dans la plus grande confusion malades, déments et personnes âgées nécessiteuses, a contribué à systématiser -et donc stigmatiser- une image négative de la vieillesse, incarnée dans un vieillard cacochyme, sénile et grabataire ; cette représentation s'est *sclérosée* durablement. Puis une branche nouvelle de la médecine est née, la gériatrie, spécialisée dans le traitement des troubles organiques étudiés parmi les pensionnaires âgés des hospices. Ses progrès rapides ont largement contribué à soulager les maux de la vieillesse. Mais la gériatrie a aussi eu pour effet de *circonscrire* la vieillesse dans sa *spécificité* : la vieillesse s'est vue associée à certaines maladies d'usure fonctionnelle. La médicalisation progressive des personnes âgées a donc repris à sa façon l'ancienne doctrine des étapes de la vie sous une forme moderne. Toujours est-il qu'on associe implicitement LA vieillesse à l'âge de la maladie, image où elle reste cantonnée peu ou prou. Si l'on écoute les médias, son tableau clinique dominant n'est-il pas celui des pathologies dégénératives du grand âge ? D'ailleurs, on notera que ces mêmes pathologies dégénératives servent de modèles (paradigmes) pour décortiquer l'écheveau complexe des processus du vieillissement. Cercle vertueux ou cercle vicieux ? A chacun de juger.

La biologie moderne s'est attelée quant à elle à décrypter les causes physiologiques du vieillissement. Voici rapidement résumées, les hypothèses qui ont aujourd'hui la faveur des spécialistes. Il s'agit sans doute de l'action conjuguée de plusieurs facteurs : le processus initial serait enclenché par la détermination génétique (sous forme d'accidents de duplication des chromosomes), à la faveur des mutations incessantes qui caractérisent le renouvellement des cellules. Elle serait portée également par des gènes (spécifiques ?), les *gériatogènes*. Ils déclencheraient une suite de réactions d'oxydation pathogène au niveau des cellules, dans lesquelles enzymes et radicaux libres joueraient un rôle déterminant ; ces mécanismes

s'accompagneraient enfin d'un affaiblissement général de l'immunité (par prévalence progressive de certains lymphocytes). La longue histoire de la médecine cherchant à soulager les maux de la vieillesse a mis en exergue une évidence paradoxale : l'usage prolongé de la vie (la vieillesse) entraîne un dérèglement des fonctions d'usage du corps. Celui-ci doit être contrôlé ou au moins freiné ; il appelle *de facto* un traitement médicamenteux et des réparations. Plus grave, un glissement regrettable s'est opéré au passage : on est passé insensiblement de l'intérêt pour quelques maladies surreprésentées dans la vieillesse à l'idée désormais assez ancrée que la vieillesse est elle-même une maladie et, qui plus est, mortelle !

- **La vieillesse est stigmatisée par les déséquilibres qu'elle entraîne. Alors que l'entropie de tout système tend à croître, alors que la vie est elle-même un jeu d'équilibre relatif et instable, la vieillesse est assimilée à un état de déséquilibre dysfonctionnel pathologique. Elle signifierait le désordre de l'organisme sous l'effet du temps.**

Le sociologue et économiste Pareto a souligné le paradoxe déjà évoqué plus haut : on entre progressivement en vieillesse. Sociologiquement, nous verrons maintenant que les bornes de l'âge sont celles que la société lui assigne et qu'elles sont hautement variables. Il n'existe pas d'échelle absolue des âges ; la délimitation physiologique des âges de la vie est recouverte par leur détermination sociale : l'image de l'homme entrant dans la vieillesse a varié en Occident au cours de l'Histoire comme a varié la longueur moyenne de la vie elle-même. Tout s'est passé comme si l'espérance de vie, appréhendée empiriquement par le groupe social, servait à définir la durée attribuée à chacune des classes d'âge. Ainsi, selon les époques, le curseur séparant la vieillesse de la maturité a été repoussé de quelques années ou décennies, dans un sens ou dans l'autre d'ailleurs. On observe les effets induits par l'instabilité troublante de cette frontière à travers les débats concernant le statut des personnes âgées. Premièrement, la définition juridique de ce statut (responsabilité civile des personnes âgées et responsabilité à leur sujet) a varié au cours des siècles. Les modalités de prise en charge des aînés ont connu des périodes fastes et des périodes de régression. Remarquons aussi qu'un traitement différent a été réservé le plus souvent à l'un et l'autre sexe. Considérons, par exemple, les

réactions passionnées que suscite aujourd'hui le partage du temps de travail entre les générations, le redéploiement des postes ou encore les controverses mouvementées suscitées par le recul de la limite d'âge de la maternité à la suite des progrès accomplis par la fécondation assistée. A l'arrière-plan, apparaissent des considérations éthiques, certes, mais d'abord économiques. L'image de la vieillesse est rarement *innocente*.

Une nouvelle classe d'âge légale est née depuis le milieu du siècle, les retraités. Le seuil de l'entrée en retraite dans les sociétés industrialisées est fixé par la loi. Donc variable. Ce repère n'a rien d'anodin : il appréhende l'âge dans sa dimension politique. Depuis que la France maintient sa natalité à une moyenne plus basse que dans les décennies de l'après-guerre, l'accroissement démographique croissant de la classe d'âge des retraités (d'abord les futurs *papy-boomers* puis leurs successeurs) est lu comme un phénomène social potentiellement inquiétant, systématiquement présenté comme la source d'un futur déséquilibre économique. Dans les décennies à venir, les pyramides de population pronostiquent une enflure démesurée de la tranche d'âge au-delà de 65 ans, ce qui suffit à affoler les aiguilles du sismographe ! Pourtant, ce n'est pas la première fois que les pays occidentaux connaissent un semblable déséquilibre de leurs classes d'âge, pour faits de guerre par exemple. Mais aujourd'hui le vieillissement de la population est stigmatisé comme un des symptômes majeurs de la *pathologie* (nous y revoilà) des pays industrialisés. Est-il pertinent d'user de l'appellation de pathologie ? La même disproportion au bas de la pyramide (la tranche des 1/5 ans) serait lue comme un signe patent de dynamisme, même si la lourdeur de leur prise en charge économique est évidente pour la nation. Sous les arguments démographiques la symbolique est parlante : l'assimilation sous-jacente entre vieillesse et pathologie, entre vieillissement et *usure* de la société, semble signifier que le pays sombre vers la menace d'une débilité générale, voire d'une quasi-extinction ! Voici de nouveau surgir l'*a priori* familier à l'encontre d'une vieillesse *mortifère*. Ensuite, n'est-il pas abusif de fixer autour à 60/65 ans la définition démographique de la vieillesse ? Les considérations économiques alarmistes qui en découlent concernant le coût des retraites et celui de la prise en charge médico-sociale des personnes âgées n'ont de sens que si l'on considère que ces personnes seront inéluctablement dépendantes à court terme. Le critère d'âge (paramètre socioculturel connoté par simple

héritage du passé) est un paramètre pernicieux, tant il induit des représentations décalées par rapport à la réalité actuelle. Avoir 60 ou 65 ans en 1990 n'a pas du tout le même sens qu'en 1900 ! Est-il encore pertinent aujourd'hui de fixer l'âge repère de l'entrée dans la vieillesse (voir les *cartes seniors* et les autres critères administratifs à visée discriminatoire) en le calant sur le seuil de l'arrêt de la vie active ? Qui songerait à nier le dynamisme des jeunes retraités actuels, qui fournissent sans désemparer les bataillons des bénévoles associatifs sans lesquels notre pays ne pourrait plus fonctionner ? Pour un grand nombre de personnes, l'âge de la retraite ne correspond plus à l'âge de l'usure physiologique ; de nombreuses années peuvent être vécues en relative bonne santé, sauf parmi les retraités dont les conditions de travail ont été particulièrement éprouvantes. D'autre part, sur le plan économique, les retraités sont des consommateurs souvent actifs. La prise en charge de cette classe d'âge, créatrice de nombreux emplois variés, devrait se révéler génératrice d'une réelle valeur ajoutée, qui sera un contre-point au coût estimé de la prise en charge médico-sociale des personnes âgées. Une *silver economy* ayant flairé les profits à venir pointe d'ailleurs le bout de son nez ! Quoi qu'il en soit, le décalage entre retraite et vieillesse va grandissant. Il ne manquera pas de générer de nouvelles images de la soixantaine...Il paraît donc souhaitable de procéder sans tarder à un réajustement de l'âge fixant l'entrée en vieillesse. D'autant qu'une nouvelle classe est venue s'ajouter (le quatrième âge) qui nous oblige instamment à redéfinir le troisième, dans son statut comme dans ses potentialités.

- **Le rallongement du temps de vie a d'incontestables bénéfices sociaux et individuels, même s'il a un coût. La vieillesse donne lieu à l'évaluation économique des sujets. Le modèle dominant étant celui des coûts/bénéfices, la grille de lecture avantages/risques de la vieillesse est plutôt négative, alors qu'une autre grille de lecture pourrait être, par exemple, la somme des services rendus par chaque existence au cours du temps : la balance économique se rééquilibrerait ou pencherait alors en faveur de la vieillesse.**

6. La vieillesse définie grâce à ses compétences

Nous venons de voir la vieillesse définie par le biais de l'âge. Il est temps de l'évoquer à présent sous l'angle culturel, en évoquant la manière dont les groupes humains ont tiré parti de la richesse et la diversité de ses savoir-faire ; ceux-ci ont une influence directe sur le sort accordé aux vieux. Plusieurs branches des sciences sociales (histoire, ethnographie, sociologie, etc.) nous livrent à leur tour une image contrastée de la vieillesse. Écoutons ce qu'elles ont à dire. Au premier abord, on penserait que les destins différents réservés aux vieillards s'expliquent par la dichotomie sexuelle ou les statuts économiques. Pourtant, à y regarder de plus près, d'autres modèles récurrents se dégagent. Et, une fois encore, il semble que le facteur temps joue un rôle central.

Presque chaque adulte garde dans un coin de sa mémoire le souvenir des bons moments de son enfance ; bien souvent, les grands-parents ou les vieux du groupe y jouent un rôle notable. N'est-ce pas eux, les conteurs tutélaires, qui ont dévidé pour lui le rouleau magique des contes et des légendes ? Même si l'histoire est éprouvante et qu'il est effrayé par l'engloutissement du héros dans le ventre d'un ogre, l'enfant sait que toute narration obéit à une convention : au terme de l'histoire, le monde reprendra son apparence rassurante. Et dans cette scène d'enfance remémorée, tout est à sa place : le récit et son temps propre, les conteurs tirant l'histoire de leur mémoire, l'enfant assis à leurs pieds ou sur leurs genoux, le flux de la vie s'écoulant entre eux. Les liens privilégiés d'affection et de soins unissant la génération des petits-enfants à celle des grands-parents sont répandus dans la plupart des sociétés. Dans certaines, ils autorisent même entre les deux générations des rapports particuliers, non-contraints, voire très libres, qui s'expriment par une proximité physique et langagière. Parfois, ces liens correspondent à un modèle de généalogie classificatoire spécifique : le petit-fils portant le nom de son grand-père est appelé son *miroir* ; il vit à ses côtés et assurera après son décès la réincarnation d'un ancêtre commun. Dans nombre de cultures, la place des ancêtres est prééminente. Ceci confère aux anciens une place essentielle, car on considère qu'ils sont le pont, le lien vivant avec la chair des morts ; ils constituent l'élément visible d'une chaîne ininterrompue à travers le temps. Aussi, ont-ils

parfois la réputation "*d'avoir déjà un pied dans le monde de l'Au-delà*" et jouissent du statut privilégié que leur assure leur rôle d'intercesseurs auprès des ancêtres.

Mais on reconnaît aussi aux anciens d'autres compétences spécifiques. La sagesse est synonyme d'effort, de connaissance, de maturation ; elle est donc affaire de temps. Les groupes sociaux qui privilégient la valeur de la sagesse ont su accorder une place éminente aux anciens. Ils leur confient le travail de maintenir active la mémoire du groupe et de conseil. Ce fut le cas des nombreuses sociétés *gérontocratiques* qui ont confié aux anciens la gestion des institutions et des assemblées gouvernant la vie civique. Malgré la valorisation actuelle de jeunesse, de la vitesse et de l'innovation, l'autorité s'accommode mal d'une fougue juvénile. C'est pourquoi, les hommes publics qui souhaitent se rapprocher du pouvoir adoptent encore de nos jours un maintien mature et pondéré, inspiré du modèle gérontocratique.

La vieillesse est l'âge où l'on peut être dégagé progressivement de certaines tâches matérielles qui absorbent l'énergie et la disponibilité d'esprit. En considérant que la vieillesse est l'âge où le sujet a le temps d'intégrer son savoir en une vision globale, on lui dédie donc souvent la mission de maturation des savoirs acquis et la transmission des valeurs culturelles. Dans de nombreuses sociétés, elle se spécialise dans un double travail : elle se consacre à l'élaboration symbolique. Cette mission est essentielle, car le modèle de l'ordonnance du monde, pivot de la société, est transmis par le biais de ces pratiques rituelles, profanes ou religieuses. D'autre part, elle assure la transmission de l'Histoire et de la tradition. Dans les sociétés traditionnelles, chaque savant âgé garantit la sauvegarde et l'enseignement des mythes et des généalogies fondatrices. Par le travail actif de sa mémoire, il permet au groupe de percevoir le fil de son identité à travers le temps. Le lien puissant qui unit donc les vieillards au temps est primordial. Ces vieillards érudits sont, naturellement, les informateurs privilégiés des ethnographes ! Comment ne pas évoquer ici la figure emblématique du vieil aveugle Ogotemméli résidant au village d'Ogol-du-Bas ? Lorsqu'il décida que l'heure était venue de laisser au monde une trace écrite du savoir cosmogonique en pays Dogon, ce sage vénérable en confia les fondements au visiteur blanc en qui il plaçait sa confiance. En 1946, non loin du fleuve Niger, pendant trente-trois journées mémorables, sa bouche et sa mémoire vivante

vont expliciter l'essentiel de la doctrine cosmogonique dogon⁷. Ailleurs, ce sont des mains ridées ou noueuses mais expertes qui enseignent les gestes rituels séculaires ou encore excellent dans les humbles gestes qui soignent et qui nourrissent. Partout la vieillesse donne à voir sa sagesse et sa compétence lorsqu'on est prêt à la regarder et à l'écouter.

- **La vieillesse, héritière du savoir des générations passées et âge de la décantation, contracte le temps pour en extraire l'enseignement.**

Regarder et écouter, c'est ce que fait à sa manière la psychologie cognitive, qui s'attache à observer le fonctionnement du cerveau en action (sensation, pensée et mémoire) et observe ses compétences grâce à un ensemble de tests. Plusieurs équipes de chercheurs se sont ainsi spécialisées dans l'étude des personnes âgées afin de comprendre comment les compétences cérébrales évoluent avec l'âge. Méthode quantitative et comparative rigoureuse, la psychologie étalonne et compare les performances de groupes présélectionnés avec soin. Pour ce faire, les sujets âgés sont répartis par tranches d'âge, puis comparés entre eux et avec des groupes témoins plus jeunes. Deux postulats théoriques sous-tendent ces investigations : d'une part, le cerveau travaillerait « *comme un système de traitement de l'information* ». Ce n'est pas le lieu ici de discuter le bien-fondé de ce point de départ (sujet à caution), nous ne considérerons que ses résultats. Deuxièmement, on considère que chaque processus d'analyse des informations sensorielles et d'encodage des données est mesurable et que sa durée peut servir d'étalon d'appréciation des performances. On mesure donc le résultat obtenu par les sujets dans un laps de temps choisi, qui sera soit l'intervalle entre deux items, soit le contexte de travail. Ce second postulat retient forcément notre attention, car le temps occupe à l'évidence une place majeure dans ce type de méthodologie.

Une conclusion globale émerge des études sur le vieillissement cognitif : en général, la vieillesse y apparaît *en creux*, grâce à ce qu'elle n'est *plus*, il lui manque le dynamisme de la

⁷ Dans Dieu d'eau, Marcel Griaule le décrit ainsi : " *Les lèvres épaisses parlaient la plus pure langue de Sanga. On ne voyait qu'elles. Elles seules vivaient. Les joues, les pommettes, le front, les paupières n'étaient qu'un seul et même ravage ; ils étaient plissés de cent rides qui leur donnaient un rictus douloureux, comme d'un visage inondé d'une trop grande lumière...et les yeux étaient morts.*"

jeunesse et la plénitude des capacités de la maturité. Plus en détail, que nous enseignent ces recherches ?

- Aptitudes sensorielles et verbales : le domaine de la communication verbale est le moins affecté par le vieillissement. Le fonctionnement verbal et de lecture est inchangé sauf, sélectivement, dans les aspects touchant au fonctionnement linguistique nécessaires aux raisonnements d'inférence complexes.

Par contre, les perceptions sensorielles subissent avec l'âge des pertes qualitatives notables. L'attention sélective est en baisse. Alors que le champ sémantique n'est pas atteint, c'est l'acuité acoustique affaiblie qui cause une moindre intelligibilité de la parole. L'acuité visuelle statique et dynamique décline dans la perception des formes, de la profondeur, ainsi que des couleurs. Mais, si le temps de perception peut être allongé, ce déclin peut être réduit par des stratégies individuelles de compensation.

- Aptitudes motrices : l'organisation des actions traduit un ralentissement général. L'allongement du temps de prise de décision et du temps de préparation du geste sont en cause plutôt que celui de la réalisation elle-même. Le recours aux solutions apprises par expérience (c'est-à-dire des actions machinales encodées en mémoire longue) est renforcé ; il permet d'éviter une mobilisation trop grande de l'attention, donc du travail du traitement de l'information et de division des tâches, accompli en mémoire de travail courte. Dans les actions répétitives comme celles de la vie quotidienne s'observent de fréquentes distractions. Elles résultent justement de l'abaissement du contrôle, permis par le recours aux séquences sur-apprises.

- Mémorisation : elle est souvent affectée par la prise d'âge. Plusieurs hypothèses sont avancées pour expliquer ce phénomène. L'âge interviendrait en modifiant la contribution de la mémoire de travail courte et non la mise en mémoire longue. La première a plus de mal à assurer sa triple fonction, consistant à traiter à la fois les opérations de stockage temporaire des items, de traitement de l'information (encodage) et de recherche en mémoire longue. Ces difficultés justifieraient le ralentissement général du temps de travail, ainsi qu'une moins bonne fixation des items dans la mémoire longue. Des résultats discordants suggèrent une autre hypothèse : il existe plusieurs niveaux neuro-anatomiques de mémoire à long terme. La

défaillance mnésique pourrait se situer à l'un des niveaux du travail de récupération des items en mémoire longue. La mémoire des noms propres anciens, ainsi que la mémorisation des patronymes nouveaux sont plus affectées que celle des noms communs liés à l'environnement, car ceux-ci sont soutenus par la réactualisation incessante du réseau sémantique. Mais ce défaut de stratégies d'encodage, qui illustre une tendance générale à moins bien saisir les relations inattendues ou originales, peut être amélioré -même à tout âge- grâce à un temps accru de répétition, car il permet l'intégration de l'information dans la hiérarchie des items en place.... C'est sans nul doute cet entretien mnémotechnique à long terme que pratiquent assidûment les vieux conteurs à la mémoire phénoménale !

Que doit-on conclure de ces approches ? Le fait le plus significatif de la vieillesse non-pathologique (c'est-à-dire sans atteinte de pathologies dégénératives spécifiques) serait une tendance commune à la moindre stimulation spontanée des facultés cognitives. Les tests laissent apparaître un ralentissement général des processus cérébraux qui a tendance à s'accroître avec l'âge. Par ailleurs, les recherches portant sur la vieillesse non-pathologique confirment l'existence d'une grande disparité de compétences d'un sujet à l'autre, ce qui n'est pas spécifique à la vieillesse ! Certains sujets jeunes non-entraînés ont des scores aux tests voisins de ceux des personnes âgées. Face à leurs déficits progressifs, les personnes âgées développent en revanche des facultés de compensation. Pour chacun, tout dépend surtout de son niveau d'entraînement préalable aux processus cognitifs et du maintien de la stimulation cérébrale dans sa vie courante. Voilà sans doute l'explication des cas multiples de vieillards qualifiés de *bibliothèque vivante* dans les sociétés orales, et de ceux de l'Antiquité faisant preuve de facultés créatrices peu communes, tel Sophocle qui composa *Oedipe à Colonne* à 90 ans, Platon terminant *Les Lois* à l'âge de 81 ans, ou encore Isocrate qui attendit d'avoir 97 ans pour rédiger *le Panathénaïque*...

De nombreuses recherches ont été menées sur les phénomènes dégénératifs du grand âge. Ces études fournissent une approche directe des processus de fonctionnement de la pensée et aideront sans doute à expliquer leur involution. Malgré la froide rigueur de leurs protocoles expérimentaux et leurs résultats souvent glaçants, ces études démystifient le processus de la sénilité et lui font perdre de son étrangeté en l'expliquant à l'aide de critères familiers. Elles

peuvent ainsi contribuer à réduire la zone d'ombre où la vieillesse est souvent maintenue, lorsqu'on ne voit que ses défaillances, sans essayer de comprendre son malaise : mots égarés, confusion de dates, visages familiers qui n'évoquent plus rien, non-reconnaissance de soi lorsqu'on se voit dans le miroir (prosopagnosie)... Les ombres de l'incompréhension et même la franche exclusion ont souvent accompagné la déroute de la vieillesse. Si elle a déjà perdu ses fonctions gratifiantes dans l'économie familiale depuis que ses forces physiques l'ont trahie, la personne âgée se voit privée définitivement de tout statut social lorsqu'elle perd ses facultés cérébrales. On ne peut taire le sort de ces innombrables vieux sans repères, dont les corps usagés sont relégués dans de sinistres hospices, ni celui des vieillards de certaines sociétés traditionnelles dont la littérature ethnologique raconte l'abandon pur et simple hors des communautés villageoises...

Pour revenir sur le protocole des tests psychologiques dont les résultats viennent d'être résumés ci-dessus, comment ne pas être saisi d'un certain vertige ? Le facteur *temps* y est omniprésent, au point de jouer un rôle de double variable : le temps quantifiant le paramètre âge se combine à lui-même pour chiffrer le temps de travail et le taux de ralentissement des performances... Dans cette logique, la marque du temps ne peut qu'être impitoyable : *plus* (d'âge, de durée de travail) combiné à *moins* (de performances) se soldera toujours par un résultat négatif ! La courbe ne peut être que décroissante... Le temps inscrit sèchement au cœur des raisonnements comparatifs scande ainsi le déclin de notre processus évolutif.

- **Les neuropsychologues l'affirment : avec la vieillesse, le temps d'action nécessaire au plein emploi des facultés cognitives s'allonge avec l'âge du sujet. La conduite de sa propre vie n'obéissant pas à une logique fordiste, j'ose répondre : *et alors ?***

7. La vieillesse face à sa perception du monde

Notre vie interne est scandée par nos rythmes biologiques, installés dès la vie utérine, c'est pourquoi nous avons la sensation interne d'un *continuum*. Pour terminer ce voyage à la recherche de la vieillesse qui nous a fait plonger au cœur du temps, il convient d'évoquer comment, selon la littérature spécialisée, les personnes âgées perçoivent leurs rythmes internes et sentent le temps passer. Enfin, on se demandera quel rôle le temps joue dans leur conscience d'elles-mêmes.

Les rythmes biologiques profonds sont les plus profondément ancrés dans la conscience de soi. Ils président aux sensibilités proprioceptive et intéroceptive fondant le sentiment que notre identité se maintient, malgré le passage du temps. Depuis le stade embryonnaire, ils ponctuent les régulations internes de l'organisme et s'intègrent à toutes les unités de son comportement. Chaque corps sain fonctionne suivant sa propre synchronie interne. Tension artérielle, rythme cardiaque, rythmes cérébraux (on connaît cinq fréquences différentes) ou sécrétions endocriniennes plus finement régulées encore, se combinent en une véritable symphonie bio-rythmique...Au fil des heures, les fluctuations de notre activité, notre vigilance, notre sommeil dépendent de cette rythmicité. Elle orchestre aussi notre comportement visible, en mettant regards, gestes et paroles en relation avec la modulation de nos fréquences cérébrales. Si le corps fonctionne sans accroc, nous y prêtons peu d'attention consciente dans la vie courante. Nous sommes simplement sensibles au rythme d'ensemble de nos actions et à la tonicité générale de notre organisme. A notre insu le plus souvent, notre corps prête par ailleurs une attention extrême aux signaux rythmiques envoyés par nos congénères. Au point que ces signaux opèrent un effet d'entraînement et de mimétisme, qui sont la base de la socialisation ; ils concernent non seulement la synchronisation des gestes et mimiques de communication, mais vont jusqu'à celle de nos horloges internes (on a étudié sous cet angle l'harmonisation hormonale de personnes vivant en communauté).

Il est probable que les fréquences internes évoluent avec l'âge. Une étude menée sur la fréquence cérébrale *alpha* chez des sujets vieillissants a mis en évidence son ralentissement. Comment expliquer cette modification ? Certains auteurs ont proposé de représenter le

fonctionnement du cerveau selon le modèle d'un écosystème régulé, cherchant à maintenir la tension de ses constituants en équilibre. Toute perturbation fonctionnelle de certains éléments entraîne des régulations de l'ensemble. Or, nous savons qu'au cours de la vieillesse une diminution relative du poids des organes survient, qui s'observe également dans le cerveau. Elle serait consécutive à plusieurs facteurs : la mort sélective de neurones dans certaines aires corticales, la perte de matière blanche, des variations de l'ensemble cérébrovasculaire (lié à un apport moins riche d'oxygène), la transformation des sécrétions hormonales, en particulier de l'hypophyse dont le rôle est éminent dans la régulation comportementale... Dans l'écosystème cérébral, le cumul de ces différents facteurs peut entraîner de nouveaux rythmes internes, qui se traduiront à leur tour par de nouvelles modalités de l'action. Quelles conséquences ces modifications physiologiques ont-elles sur les rythmes de vie des personnes âgées ? Nous présenterons ici très synthétiquement quelques conclusions générales issues de la littérature psychologique.

- Rythmes circadiens : les études concernant le rythme diurne/nocturne des personnes âgées ont porté sur leur capacité à accomplir des travaux précis selon les heures du jour, en évaluant leur niveau de vigilance. On a constaté un creux dans le niveau d'attention générale en début de matinée, où ce dernier autorise plutôt des activités automatisées. Ensuite la vigilance opératoire serait stable pour le reste de la journée (entre autres, pas de fléchissement postprandial notable). La prise de repos est caractérisée par l'augmentation des séquences courtes de somnolence. Pendant la nuit, elles alternent avec les phases de sommeil proprement dit, qui sont elles-mêmes plus courtes. Les personnes âgées connaissent l'insomnie et des réveils très matinaux, ce qui explique leur rythme de repos souvent décalé par rapport à l'alternance jour/nuit et qui justifie des temps de repos diurne nettement supérieurs.

- Rythmes des mouvements réflexes : le domaine est vaste ; signalons simplement quelques observations sur le comportement oculaire. Avec l'âge, il apparaît un ralentissement du rythme de clignement des paupières, ainsi qu'une tendance à la fixité du regard sur le plan horizontal, accompagnée d'un léger décalage de temps avec la rotation de la tête (appelé *temps de latence*).

- Rythmes des activités motrices : on constate un ralentissement relatif de l'action par rapport au rythme idiosyncrasique. Le rythme s'adapte à la baisse progressive du tonus musculaire, ainsi qu'aux nouvelles modalités de temps de perception et de prise de décision, celui de la marche en particulier. Là, le régime de croisière est plus lent ; il se caractérise par la réduction de longueur des enjambées et par le rallongement du temps de double appui. Cette marche lente représente une bonne solution d'adaptation, car elle permet à la personne âgée de traiter à son rythme les informations de variation de son environnement (obstacles, dénivelé, éléments perturbateurs soudains). D'autre part, elle assure une économie d'énergie métabolique ; l'accélération volontaire de la marche peut être assurée en cas de nécessité.

Que conclure de ces brefs résultats ?

- L'organisme cherche toujours à s'adapter en ajustant au mieux son activité aux contraintes mouvantes de l'environnement. Dans le cas de la personne âgée, l'adaptation est double : elle suppose d'élaborer sans cesse de nouvelles stratégies compensatoires pour contrebalancer le déclin des performances sensorielles et motrices dès que le sujet en souffre.

- Par ailleurs, nous remarquons la confirmation de la variabilité individuelle qui a déjà été évoquée à propos des épreuves de tests cognitifs. Les observations rendent compte de tendances générales...qui souffrent de nombreuses exceptions ! Si les rythmes biologiques d'ensemble induisent un ralentissement de l'activité, on constate que chaque personne âgée réagit individuellement, en conformité avec sa personnalité propre et peut présenter un débit verbal, un flux gestuel, voire un rythme de marche, soutenus. Jusque dans la vieillesse, chaque individu reste unique ! Les caractéristiques individuelles, fruit de l'adaptabilité personnelle, ont même tendance à accentuer leur spécificité.

➤ **S'adaptant à l'évolution du métabolisme, la personne vieillissante exprime de plus en plus des rythmes qui lui sont propres.**

La perception du temps chez l'homme s'organise suivant deux registres différents : l'un interne, l'autre social en quelque sorte, puisqu'il est de l'ordre de la communication. Notre *échelle de temps* social s'édifie dès la prime enfance, en fonction des repères que nous

intégrons à travers le champ sémantique ("*avant, après, plus long, plus court*", etc.). On a déjà signalé différents modèles de perception du temps ; ils orientent notre modèle de perception interne. La perception interne du temps fournie par nos horloges biologiques (le temps *subjectif*), est vérifiée et corrigée en permanence grâce à la stimulation externe de synchroniseurs dits sociaux. Le temps physique (ou temps *objectif*), utilisé dans la littérature spécialisée, a été défini à la suite d'observations répétées des lois du monde physique (observation des saisons, du ciel, du soleil, etc.) Il fonctionne comme un modèle étalonné, utilisé de façon consensuelle pour fonder nos constructions intellectuelles. Or, notre temps subjectif n'est pas toujours en synchronie avec lui. Pour que nous ayons l'impression que nos activités quotidiennes sont ponctuées avec régularité par le temps physique, il faut maintenir temps subjectif et temps objectif en adéquation. Cette synchronisation est placée sous le contrôle des structures cérébrales sous-corticales qui traitent les informations reçues de l'environnement et les mémorisent ; elle procède en posant des jalons successifs qui assurent la continuité de la perception. La perception du temps réclame donc de la mémoire et un certain niveau d'éveil et peut être perturbée par l'altération de ces fonctions. L'étude des affections dégénératives du grand âge a montré que la désorientation temporelle apparaissait chez le vieillard dans l'ordre inverse où l'organisation temporelle s'était installée : le temps chronologique, élaboré en dernier, lorsque le sujet a été en mesure de comprendre et de mesurer le temps physique, se perd le premier. Le temps de travail et le temps physique restent d'abord corrélés. Puis, ils s'émousent conjointement à l'apparition de la désintégration opératoire. Le temps interne à structuration rythmique (ou temps biologique installé durant la vie utérine) se maintient le plus longtemps.

Dans ce cadre général, les psychologues se sont demandé comment l'on sentait passer le temps dans la vieillesse. Existe-t-il une perception différente du temps chez la personne âgée ? Si oui, quelles hypothèses peut-on avancer pour l'expliquer ? Certaines personnes âgées, entraînées dans leur culture (notamment, la culture mécaniste occidentale) à observer des schémas de temps objectifs fortement structurés et à y inscrire leur activité, font état d'une impression d'accélération générale du temps avec la prise d'âge.

De nombreux autres au contraire, souffrant d'ennui et de l'absence de perspectives, trouvent le temps présent démesurément long. Comment rendre compte de ces données contradictoires en apparence ? On trouve dans la littérature deux hypothèses d'explication du premier phénomène :

- L'abaissement de la température du corps, qui obéit à une régulation physiologique complexe, s'accroît avec l'âge. Ce phénomène peut expliquer en partie la modification relative du niveau d'éveil, signalée par ailleurs chez la personne âgée. Une certaine perturbation des deux fonctions de mémoire et d'éveil peut entraîner à son tour une altération partielle de la synchronisation entre temps objectif et temps subjectif (plus lent). La consultation des jalons de synchronisation avec le temps objectif (décrite plus haut) serait entretenue plus irrégulièrement par la personne âgée, parce qu'elle serait moins stimulée par son environnement du fait de son état de moindre éveil. Le décalage accumulé par rapport aux repères externes provoquerait chez le sujet la sensation d'une compression du temps objectif (d'où l'effet d'accélération).

- Une autre approche, plus structurelle, s'appuie sur une hypothèse de curvilinearité du temps. Elle postule que la durée subjective perçue d'un intervalle du temps (objectif) décroît en proportion inverse du temps total de vie vécue subjectivement. En d'autres termes, la perception de la durée du temps réel se comprimerait avec l'avancée progressive en âge, provoquant la sensation de fuite du temps évoquée par les sujets très âgés.

Cette seconde hypothèse est intéressante, car elle s'appuie sur une constante psychologique qui prend un relief particulier dans la vieillesse : la mémoire *oriente* la façon dont le temps est perçu émotionnellement. Elle investit des affects sur le temps, alors qu'il est neutre en lui-même. Avec l'âge, le sujet fait bénéficier le temps passé d'un grand investissement affectif. Pourquoi privilégier son passé ? Le futur fait souvent plutôt peur, ce qui tend à provoquer des motivations plus négatives. D'autre part, la personnalité s'est organisée grâce à un ancrage intense des valeurs et des désirs accompagnant la conscience de soi. Le *travail du temps* impose la nécessité de renoncer progressivement à la réalisation de ses désirs narcissiques. L'approche de la vieillesse contraint le sujet à accomplir un deuil du Moi, comme il doit faire celui de l'intégrité de son corps, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Cherchant à

maintenir son identité, il tente d'opposer une résistance ou bien il opère des régressions en se réfugiant dans des souvenirs gratifiants. D'où le rôle apaisant joué par le rappel du passé. Enfin, une explication neurologique de cette tendance peut être donnée grâce à la simple physiologie : la synthèse protidique diminue avec l'âge, ce qui freine peu à peu la fixation en mémoire des souvenirs récents, permettant aux événements passés fermement ancrés d'investir de plus en plus largement le champ de la conscience.

Ces hypothèses neuropsychologiques s'appuient sur des schémas de lecture différents, mais leurs résultats sont assez convergents. Ils signalent une perception du temps modifiée sous l'effet de l'âge. L'individu âgé perçoit le temps de manière à la fois plus complexe et plus relative, puisqu'il y mêle intimement présent et passé. Il le mesure à l'aune de sa valeur présente, saisie par l'intermédiaire de ses rythmes internes décalés, mais aussi à celle de toute sa *saveur* passée renvoyée par sa mémoire. Il déforme le temps en l'affectant de flexions mouvantes. Il opère des corrections irrégulières par rapport aux flexions normatives qui ponctuent le temps réel ou objectif. Est-ce ce sentiment que le tableau des *Montres molles* de Salvador Dali a voulu exprimer ?

Quoi qu'il en soit, une revue de la littérature psychologique sur la vieillesse démontre que ses performances de perception du monde sont présentées de manière dépréciative : les vieillards feraient subir des déformations au réel ! On signale rarement l'enrichissement du réel par le biais des souvenirs. C'est dommage, car comment nier que le réel est flexible et se prête aux distorsions qu'on veut bien lui faire prendre ? Plus l'expérience acquise est riche, plus riche sera la perception du monde. Je pose l'hypothèse –à vérifier bien sûr- que les observations ci-dessus sont décryptées à l'aune de normes comportementales étalonnées chez des sujets jeunes, où l'adéquation temps subjectif et temps réel prend figure de *norme*. Ce dernier constat reste bien dans la ligne de ceux que nous avons dressés jusqu'ici !

➤ **Il semble que sous l'effet de l'âge la subjectivité envahisse (contamine) la mesure du temps objectif. La vieillesse serait donc marquée par ses moindres performances en matière de perception temporelle... Encore une façon de la stigmatiser !**

Épilogue

Après l'enfance qui est l'âge de la croissance et de la conquête du monde, puis celui de la maturité, âge réputé de l'apothéose physiologique et psychologique de l'individu, la vieillesse est-elle un naufrage, comme on l'a souvent dit ? A la lumière des faits qui viennent d'être évoqués, on pourrait penser qu'elle ne se résume qu'à des failles ou des manques. Mais si l'on accepte de l'envisager par elle-même, il devient évident qu'elle n'est pas seulement l'âge du déclin, la phase descendante de la courbe. Même si elle se signale parfois par la désorganisation relative de quelques fonctions, elle se caractérise par l'optimisation de certaines autres facultés. Il convient donc de l'observer avec un œil impartial et dans sa spécificité. Nous sommes d'ailleurs fondés à le faire au nom de la loi de l'émergence : chaque matin, à notre lever, un homme nouveau s'éveille au sein d'un environnement lui-même en fluctuation constante ! Et de ce couplage inédit émerge une réalité différente du jour précédent qu'il convient de savourer et à laquelle chacun a tout loisir de conférer le sens qu'il veut lui donner, puisqu'il s'agit de son monde propre. A ce titre, la vieillesse bénéficie d'un viatique précieux, celui que le sujet a engrangé en vivant si longtemps. Il s'agit des acquis d'une compétence écologique éprouvée et indéniable, puisque le *système* co-adaptatif sujet + monde propre a fait ses preuves durant des décennies.

La vieillesse peut être ce moment privilégié où l'on fait la synthèse de ce que l'on a accompli durant sa vie. Il faut pouvoir disposer d'une certaine *profondeur de champ* pour effectuer des retours à travers la myriade d'instantanés écoulés que, trop pressés de vivre, on n'a pas pris le temps de laisser décanter. Dans le vieil âge, on peut apprécier les multiples inflexions d'événements passés, y revenir par la pensée et les revivre sensoriellement. Ayant suivi le fleuve de la vie, on peut se retourner et contempler le chemin emprunté : des liens inédits entre faits passés et faits présents nous apparaissent ; on peut revisiter encore et encore *en conscience* ce que certains moments vécus ont eu de précieux, quitte à les transformer à l'occasion du travail mémoriel qui réorganise de toute façon toujours *ce qu'il a en magasin* ! Au passage, je signale la chance qui nous est donnée d'avoir à la fois une

mémoire et la conscience de celle-ci. De même, si l'on a le privilège de parvenir au temps de la vieillesse, et si l'on a eu l'occasion de transmettre la vie qu'on a reçue à des enfants et des petits-enfants, voire à des arrière-petits-enfants, on peut ressentir dans sa chair ce que signifie l'infini renouvellement du vivant. N'est-ce pas une opportunité irremplaçable de méditer sur le mystère de la création ? Lorsqu'on embrasse du regard les quatre à six générations de nos apparentés, comment ne pas s'émerveiller devant la chimie prodigieuse à l'œuvre dans ces corps qui brassent et modulent en de subtiles recompositions un patrimoine commun de gènes et les mêmes briques fondamentales du vivant ?

La vieillesse apparaît, enfin, sous un autre visage si nous laissons de côté la vision diachronique du monde et privilégions sa perception phénoménologique, *ici et maintenant*. De nombreuses traditions ésotériques ont proposé des entraînements à la concentration mentale. La méditation sur la flexibilité du temps et sur la valeur absolue de l'instant y constitue la *voie royale*. Le futur n'a pas encore d'existence, le passé n'en a plus, seul le présent peut s'apprécier à sa pleine mesure. Ces écoles de pensée proposent une méditation immergée dans le présent, au lieu de s'appesantir sur le fait que nous courrons vers notre heure dernière. S'ancrer dans le temps présent exerce à se libérer de la chaîne des effets et de leurs causes, dont la fatalité nous a déterminés jusque-là. En ce sens, (avec les rythmes biologiques propres qu'il impose dont nous avons brièvement évoqué la spécificité), le vieillissement cérébral peut donner l'occasion de s'exercer à une semblable plénitude : *se jouer du temps* en vivant l'expérience alternée de son ralentissement et de son accélération. Le temps de la vieillesse peut offrir l'occasion de savourer *en conscience* la saveur de l'instant présent, enrichie par celle des instants passés que notre mémoire nous fait revisiter.

En un mot, la vieillesse nous montre le chemin : avec elle, apprenons à jouer sur la flexibilité du temps en modulant nos actions. Ce faisant, nous parviendrons peut-être à considérer le temps non plus comme le Maître du jeu, mais comme le serviteur de notre accomplissement.

Après avoir cheminé sans lâcher un moment notre fil d'Ariane, refermons ici la boucle de nos réflexions. Et laissons le temps se contracter sans fin dans le pur instant.

Bibliographie

- AJURRIAGUERRA, *Désintégration de la notion de temps dans les démences dégénératives du grand âge*, Encéphale,5, 1967.
- ATLAN H., *L'organisation biologique et la théorie de l'information*, Hermann, 1972, nouvelle édition 1992.
- BEAUVOIR Simone de, *La vieillesse*, Gallimard, 1970.
- BIANCI Henri, *Le Moi et le temps-Psychanalyse du temps et du vieillissement*, Dunod, 1987.
- BOURLIERE Fr., *Gérontologie, biologie et clinique*, Flammarion, 1982.
- BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Minuit, 1981.
- BOUTANG Pierre, *Le temps, essai sur l'origine*, Hatier, 1993.
- BOWEN M., *La différenciation du soi*, Ed. E.S.F., 1984.
- BRUCHON-SCHWEITZER M., *Une psychologie du corps*, PUF, 1990.
- BRUYER, Raymond, *Le visage et l'expression faciale, approche neuropsychologique*, Bruxelles, Mardaga, 1982.
- Colloque de Tours: *la Psychologie du vieillissement*, Université François Rabelais, 1989.
- Communications, *Le continent gris*, E.H.E.S.S.- C.E.T.S.A.S., vol.37, Seuil, 1983.
- CORRAZE Jacques, *Les communications non-verbales*, PUF, 1980.
- CORRAZE J., *Image spéculaire du corps*, Privat, 1980.
- CYRULNIK Boris (coord. par), *Le visage, sens et contresens*, Ed. ESHEL, 1988.
- CYRULNIK B., *Mémoire de singe et paroles d'homme*, Hachette, 1983.
- DADOUN Roger, *La violence*, Hatier, 1993.
- DESCAMPS Marc-Alain, *Le langage du corps et la communication corporelle*, Paris, PUF, 1993.
- FRAISSE P., CREPAULT J. & all., *Du temps biologique au temps psychologique*, PUF, 1979.
- FREEMANN Joseph, *Aging, its History and Literature*, Human Sciences Press, 1979.
- FRY Christine L.&all, *Aging in Culture and Society: comparative viewpoints and strategies*, New York, Praeger,1980.
- GRIAULE Marcel, *Dieu d'eau*, Fayard, 1966.

- GUILLERME J., La longévité, Que sais-je ? N° 754.
- JACOB François, La logique du vivant, Gallimard, 1970.
- HALL Edward T., La danse de la vie, temps culturel, temps vécu, Seuil, 1984.
- HALL E.T., Le langage silencieux, Seuil, 1984.
- HAWKING Stephen W., Une brève histoire du temps, Flammarion, 1989.
- ITOIGAWA, Aging & Behaviour in Japanese Monkeys, Japan. Journal of Ethology, 46, 1982.
- LABORIT Henri, Biologie et structure, Gallimard, 1968.
- LEMLICH R., Subjective Acceleration of Time with Aging, in Perceptive Motor skills, 41: 235-238, 1975.
- LEVI-STRAUSS C., Mythologiques, I et III, Plon, 1964 et 1968.
- LORENZ Konrad, L'homme dans le fleuve du vivant, Flammarion, 1981.
- MACAR F., Le temps, perspectives psychophysiologiques, Mardaga, 1980.
- MAC GAUGH James & KIESLER Sara, Aging, biology and behavior, Academic Press, 1981.
- MAISONNEUVE Jean & BRUCHON-SCHWEITZER M., Modèles du corps et psychologie esthétique, Paris, PUF, 1981.
- MINOIS G., Histoire de la vieillesse en Occident, de l'Antiquité à la Renaissance Fayard, 1987.
- MONOD Jacques, Le hasard et la nécessité, Seuil, 1970.
- MORIN Edgar, L'homme et la mort, Seuil, 1970.
- NAMER G., Mémoire et Société, Paris, Klincksieck, 1987.
- PRIGOGINE Ilya & STENGERS Isabelle, Entre le temps et l'éternité, Fayard, 1988.
- REEVES Hubert, L'heure de s'enivrer, Seuil, 1986.
- REINBERG A. & all, L'homme malade du temps, Pernoud/Stock, 1979.
- RICHIR Marc, Le corps, Hatier, 1993.
- ROBERT Ladislav, Vieillesse - Les horloges biologiques, Flammarion, 1989.
- ROSNAY J. de, Le microscope, Seuil, 1975.
- ROSE M.R., Evolutionary Biology of Aging, Oxford University Press, 1990.
- RUSTING R., Les causes du vieillissement, in Pour la Science, n° 184, 1993.
- TERRASSON François, La peur de la Nature, Le sang de la Terre, 1991.
- VAN DER LINDEN M. & HUPET M., Le vieillissement cognitif, PUF, 1994.

- VARELA Francisco J., *L'arbre de la connaissance*, Addison-Wesley, 1994.
- VARELA, THOMPSON & ROSCH, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Seuil, 1993.
- VERNADSKY Vladimir I., *La Biosphère*, Félix Alcan, 1929
- VERNANT Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les grecs*, Maspero, 1965.
- VORE Irvén de, *Primate Behaviour*, Harvard University, Holt-Rinehart-Winston Inc., New York, 1965.
- YATES, *L'Art de la mémoire*, Gallimard, 1966.